

12<sup>ème</sup> Année - No. 3

Mars 1948

# REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT



DANS CE NUMÉRO :

*Conférences de*

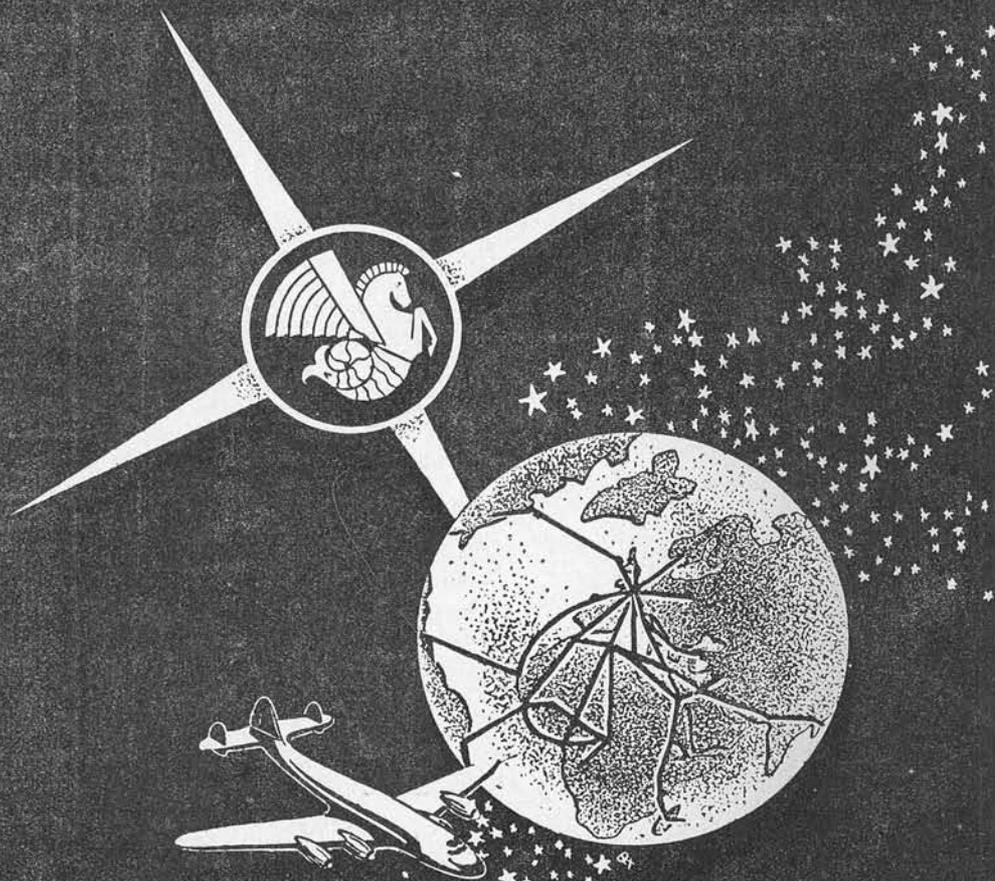
**Bernard Guyon, Mlle. H. Comperot, Émile Namer**

*Articles inédits de*

**E. Moll, Francis Brague, Jean Dupertuis, Henri Gal.**

# AIR FRANCE

*EFFECTUE CHAQUE JOUR*



*DEUX TOURS DU MONDE  
ET QUART*

Agence: IMM. SHEPHEARD'S - Tél. 45670  
ET TOUTES AGENCES DE VOYAGE RECONNUES

# REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT

PUBLICATION MENSUELLE

14, Rue Saray El-Ezbékia, Le Caire (Egypte). — Tél. 49414

Directeur : MARC NAHMAN

Abonnements: un an : Egypte P.T. 120; Etranger P.T. 130

12ème ANNÉE — No. 3

Mars 1948

## La Pensée politique et sociale de Balzac

présentée par

**M. Bernard Guyon**

Ancien élève de l'Ecole Nationale Supérieure de Paris,  
Agrégé de l'Université, docteur ès-lettres, titulaire de la Chaire de littérature française  
à l'Université Fouad 1er

*M. Bernard Guyon, le distingué titulaire de la Chaire de littérature à l'Université Fouad 1er, a traité, dans son cours public de cette saison, des multiples aspects du talent balzacien. Un de ces aspects constitue la Pensée politique et sociale de Balzac, titre de la thèse de doctorat ès-lettres présentée dernièrement par l'éminent conférencier à l'Université de Paris. (1)*

*L'auteur a bien voulu nous autoriser à publier quelques passages de son ouvrage. Le premier de ces extraits aborde un aspect peu connu de la pensée de Balzac ; le second, qui forme la conclusion générale du livre, commente éloquemment le pourquoi de cette pensée.*

I (2)

La scène se passe en août 1786. Dans le salon de Mme Bodard de Saint-James se trouvent réunis Calonne, Beaumarchais, le narrateur et deux inconnus : un chirurgien et un avocat de province. Par un habile effet de surprise, le lecteur n'apprendra leurs noms qu'à la fin. Mais il aura pu, sans grand effort, deviner de qui il s'agit. Chacun d'eux raconte un rêve qu'il a fait récemment et qui est une préfiguration du rôle qu'il jouera plus tard. Le chirurgien s'est vu opérant une cuisse, obligé de tuer des

milliers de petites bêtes pour guérir le mal qui la ronge. Le symbole est clair. Passons. Quant à l'avocat, il a vu se dresser devant lui Catherine de Médicis : elle s'est justifiée de la Saint-Barthélémy et lui a prêté qu'il accomplira un jour la même politique qu'elle, dans un sens opposé. Ce qu'on appelle son « crime » n'a été accompli par elle, ni par haine, ni par ambition personnelle, mais au nom de la raison d'Etat, qui exige l'unité du pouvoir. Unité chimérique si elle ne s'appuie pas sur l'unité spirituelle. « Pour que notre pouvoir eût quelque vie à cette époque, il fallait, dans

l'Etat, un seul Dieu, une seule foi, un seul maître. » Et, comme Robespierre ne manque pas de lui opposer la politique tolérante et pacificatrice d'Henri IV, elle lui répond avec une implacable logique que le « secret de ce règne » réside dans le « repos » dont « les peuples ont besoin après les luttes les plus acharnées », mais qu'en réalité la politique d'Henri IV fut désastreuse pour les destinées du pays :

*« Ou pas une étoile, ou pas un prêche ! Telle aurait dû être sa pensée. Laisser dans un gouvernement deux principes ennemis sans que rien les balance, voilà un crime de roi. Il sème ainsi les révolutions. »*

C'est qu'en effet, à ses yeux, dans le grand conflit qui opposait alors catholicisme et protestantisme, la question religieuse était secondaire ; ou plutôt la lutte religieuse en recouvrait une autre, beaucoup plus grave pour une chef d'Etat, entre « les intérêts anciens et les intérêts nouveaux », entre la Bourgeoisie et la Noblesse, entre l'esprit d'examen et la Foi :

*« En appelant l'attention de tous les bourgeois sur les abus de l'Eglise romaine, Luther et Calvin faisaient naître en Europe un esprit d'investigation qui devait amener les peuples à vouloir tout examiner. L'examen conduit au doute. Au lieu d'une foi nécessaire aux sociétés, ils traînaient après eux et dans le lointain, une curiosité philosophique. La science s'élançait toute brillante au sein de l'hérésie. Il s'agissait bien moins d'une réforme dans l'Eglise que de la liberté. »*

Catherine a versé le sang ; mais c'est qu'elle voyait loin dans l'avenir, car « pour épargner quelques gouttes de sang dans un moment opportun on en laisse verser plus tard par torrents !... » Un véritable chef d'Etat doit placer le souci des intérêts généraux du pays au-dessus des réactions immédiates de sa sensibilité :

*« Vous êtes portés à verser sur deux cents manants les larmes que vous refusez aux malheurs d'une génération, d'un siècle et d'un monde, et vous oubliez que la liberté religieuse, la liberté politique, la tranquillité d'une nation, la science même sont des présents pour lesquels le destin prélève des impôts de sang. »*

Tout ce dont on peut l'accuser, c'est d'avoir échoué : « Vous nommez cela un crime, ce ne fut qu'un malheur ». Malheur

qui n'a pas achevé de porter ses fruits et qui doit aboutir un jour à la Révolution. « Révolution ! dit-elle en me jetant un regard profond, qui marche toujours et que tu pourras achever. Oui, toi qui m'écoutes... »

Nous aurions grand tort de ne pas prendre au sérieux des pages aussi fermement écrites. Le caractère « fantastique » du récit, — concession passagère à une mode littéraire, — l'aspect brillant, paradoxal, agressif de certaines formules, une certaine timidité même qui pousse Balzac à abriter sa pensée personnelle derrière celle de ses personnages, ne doivent pas nous empêcher de voir que nous sommes ici en présence d'une des thèses centrales de son système politique. Lui-même prenait soin d'en avertir les lecteurs et les lectrices de la *Mode* dont il craignait d'effaroucher à la fois la légèreté et les opinions traditionnelles :

« Ce morceau, disait une note accompagnant le texte dans la revue, est l'un des plus importants que contiendra un livre auquel M. de Balzac travaille depuis longtemps et qui a pour titre : *Scènes de la Vie politique*... Le succès que ce fragment a obtenu dans le monde et dans les salons nous a permis de croire qu'on accueillerait avec plaisir un article dont la gravité contraste avec l'esprit de ce recueil. »

Nous ne pouvons négliger, d'autre part, le fait que Balzac, non seulement conservera plus tard intégralement ce texte dans son œuvre, mais qu'il l'orchestrera en 1843 par une longue *Introduction*, où il reprendra très franchement à son compte les idées qu'il y faisait exprimer par son héroïne.

Au reste, c'est par un abus de langage que nous appelons « paradoxales » des idées qui étaient alors courantes chez certains des grands penseurs de cette époque. L'assimilation entre le protestantisme et la révolution, entre l'esprit d'examen, l'esprit critique et l'esprit révolutionnaire avait été faite depuis longtemps déjà par Bonald. Balzac l'avait-il lu à cette date ? Nous ne le pensons pas. Mais il n'avait pas besoin des œuvres de celui qu'il appellera plus tard, dans les *Mémoires de deux jeunes Mariées*, le « grand penseur de l'Aveyron » pour découvrir cette thèse. Elle était l'une de celles par où les saint-simo-

niens marquaient le plus volontiers leur accord avec les philosophes traditionalistes. Le protestantisme leur apparaissait comme une des pires formes du libéralisme ; arme précieuse « pour détruire un ordre social qui n'était plus possible », mais inefficace pour « la construction d'un nouvel ordre social ». Quant à la thèse de l'unité spirituelle nécessaire au développement des grandes époques « organiques », nous avons dit suffisamment la place centrale qu'elle occupait dans leur doctrine.

Ainsi Balzac ne faisait guère que prendre à son compte, en l'exprimant d'une manière particulièrement incisive, une thèse chère à ces penseurs qu'il fréquentait alors de très près. Mais l'aspect le plus original de sa pensée, celui qui nous frappe le plus par son caractère d'actualité, c'est l'assimilation hardie qu'elle établit entre ce que nous appellerions aujourd'hui les « totalitarismes » de « droite » et de « gauche », entre la politique religieuse (ou plus largement spirituelle) de Catherine de Médicis et celle de Robespierre. Lorsqu'en 1843, Balzac publiera de nouveau son récit dans un vaste ouvrage sur Catherine de Médicis, il en dégagera lui-même la signification politique en ces termes :

*« La dernière des trois études, réunies ici en corps d'ouvrage pour la première fois, a été publiée en 1830. Peut-être, si cette Etude eût été intitulée : Dialogue entre Catherine de Médicis et Robespierre, l'analogie frappante entre les exigences politiques du principe de la domination démocratique et celles du principe de la domination monarchique eût-elle été mieux comprise. »*

Or, cette idée venait d'être éloquemment défendue dans un ouvrage qu'avait publié, en 1828, un des saint-simoniens qui formaient autour d'Auger et de Carnot le petit groupe des collaborateurs de la revue *Le Gymnase*. Dans sa *Réfutation de l'Abbé de Montgaillard*, Laurent de l'Ardèche s'efforçait de combattre « les fausses doctrines de l'abbé de Montgaillard et ses appréciations ridicules ou iniques sur les événements et les personnages historiques de l'époque contemporaine ». Il y proposait une apologie de Robespierre, le louant tout spécialement de sa politique religieuse :

*« L'homme d'Etat qui sut se garantir du criticisme délirant qui maîtrisait plusieurs*

*de ses collègues et qui conçut le projet de fonder un nouvel ordre moral sur une base religieuse, tant pour se conformer aux besoins des masses populaires que pour ramener la Nation française à l'unité sociale, non seulement par la centralisation matérielle, mais encore par la communauté d'affections et d'idées, cet homme a fait preuve d'une grande supériorité de vues. »*



Balzac vers 1834, (portrait par Julien).

Déjà un pareil texte est bien significatif, mais en voici un plus important encore, car il nous prépare à comprendre les futures prises de position politiques de Balzac. Laurent de l'Ardèche établissait en effet un rapprochement entre les vues qu'il exprimait et celles des théoriciens monarchistes :

*« Je trouve dans la Quotidienne du 10 novembre 1827, écrivait-il, quelques phrases qui peuvent servir à expliquer la pensée de Robespierre sur l'unité autrement que par des vues monarchiques : « Rien, dit « cette feuille, ne subsiste que par la loi « universelle de l'ordre qui est l'Unité. Ne « parlons ici que de la monarchie ; ce n'est « pas seulement parce qu'elle ne connaît « que la voix d'un seul souverain que nous « disons que sa force est dans l'unité. Ceci*

« est même vrai de la république où plusieurs commandent et représentent le souverain. »

Que Balzac soit dans la ligne de ses maîtres et amis saint-simoniens, la chose est donc certaine ; mais, ne nous y trompons pas ; sous ces récentes influences idéologiques, nous retrouvons à l'état nu sa pensée profonde et permanente qui, lui faisant réduire à l'unité toutes les forces de l'univers, le conduit à concevoir comme idéal un pouvoir assez fort soit pour unifier ces forces contradictoires, soit pour les maîtriser et les faire converger à son profit. Ainsi peuvent se concilier, sans de trop grandes acrobaties dialectiques, des thèses en apparence aussi opposées que les déclarations catégoriquement antilibérales des *Deux Rêves* et la profession de foi d'un sage libéralisme du *Bal des Sceaux*. Considérés dans cette perspective, le machiavélisme d'un Metternich, tel que Balzac l'exposait dans la *Physiologie*, le système de conciliation et d'équilibre qu'il attribuait dans le *Bal des Sceaux* à Napoléon et à Louis XVIII en leur faisant une gloire de l'avoir si habilement pratiqué ; enfin le « totalitarisme » sanglant d'une Catherine de Médicis ou d'un Robespierre se rejoignent et se confondent. Quelles que soient, en effet, les différences qui séparent ces divers systèmes, soit dans le domaine de l'efficacité, soit dans le domaine de la pure technique, les principes qui les animent sont les mêmes. A la base de chacun, nous retrouvons la séparation radicale de la politique et de la morale, la négation de l'autonomie et du primat des valeurs spirituelles, l'indifférence à la destinée personnelle des êtres humains, en un mot un système métaphysique d'agnosticisme total et de matérialisme absolu. Un tel jugement paraîtra-t-il trop sévère ? Balzac lui-même nous invite à le formuler, dans les derniers mots qu'il prête à Robespierre :

« Je trouvai, en moi, une partie de moi-même qui adoptait les doctrines atroces de cette Italienne. Je me réveillai en sueur, pleurant, au moment où ma raison victorieuse me disait d'une voix douce qu'il n'appartenait ni à un roi, ni même à une nation d'appliquer ces principes dignes d'un peuple d'athées. »

Paroles émouvantes ! où nous sentons les frémissements de la sensibilité d'un

homme devant les conséquences implacables de son système.

« L'on sent, a écrit André Gide dans un article d'analyse pénétrante consacré à ce récit, l'on sent en lisant cette hardie profession de foi dont elle instruit Robespierre que Balzac tout à la fois l'admire et qu'il en pressent le danger. »

On ne saurait mieux exprimer l'attitude intérieure de Balzac. Mais peut-on aller contre la logique de la pensée ? S'il ne voit dans les êtres humains que des agrégats de forces, que des mécanismes soumis au déterminisme et sans autonomie personnelle, n'est-il pas logique que le philosophe les méprise ? L'amour, la pitié sont des sentiments de faibles ; les hommes forts, les intelligences vraiment supérieures se nourrissent de cet aliment substantiel et amer qu'est le mépris de l'humanité. Sans attendre les développements tragiquement douloureux qu'un Nietzsche donnera à cette pensée, Balzac n'hésite pas à la prendre à son compte à l'issue de cette période où, prenant pied dans le monde, dans les sphères dirigeantes de la société humaine, il a trouvé dans l'expérience vécue la confirmation de son système théorique :

« Cette vue rapide du monde et le commerce des hommes les plus remarquables de Paris, allait-il bientôt écrire, acheva d'instruire le jeune vicomte. Il avait médité les livres, il étudia la société. Il comprit tout d'un coup ce que le bien comportait de mal dans la civilisation. Il démonta la machine sociale pièce à pièce. Il découvrit enfin ce que nul homme ne peut enseigner, les choses qui ne nous sont apprises que par les hommes. Il devint un profond politique, car il méprisa l'humanité. Ce sentiment, n'a-t-il pas toujours été la doctrine secrète de tous les hommes que l'on admire ? » (3)

A la veille du jour où il va s'engager dans la vie politique, Balzac, au détour d'un simple conte, nous livre l'un des fondements les plus secrets, les moins avouables mais les plus certains de son système : le mépris de l'humanité.

## II

### L'ÉVOLUTION POLITIQUE DE BALZAC

A regarder les choses d'une manière superficielle, l'évolution parcourue par

Balzac depuis les années 1820 jusqu'en 1834 paraît très sensible. Elle prend l'allure d'une « conversion » au sens étymologique du terme, c'est-à-dire d'un retournement total. Au point de départ, nous trouvons un « libéral » avec toutes les attitudes que comporte ce mot dans la terminologie de l'époque. Adversaire de la politique réactionnaire de la Restauration, hostile aux Jésuites et à la Congrégation, critique sévère des mœurs et des institutions de l'ancien régime, de la noblesse, du droit d'aînesse, enthousiaste des idées de progrès et de liberté, ardent à propager les idées révolutionnaires dont la France s'est faite la messagère, chaleureux admirateur de Napoléon, il laisse échapper dans ses romans une telle ardeur subversive qu'il se fait rappeler à l'ordre par son éditeur inquiet, et il n'échappe pas absolument aux foudres du pouvoir. Tel nous apparaît le Balzac de la vingtième année, le dramaturge de *Cromwell* « bréviaire des peuples et des rois », le philosophe de *Sténie*, l'auteur des romans « de jeunesse ». Parallèlement, il parsème ses ouvrages d'une âpre critique des institutions sociales : il s'en prend avec une particulière violence aux lois sur lesquelles est établie la famille, il excuse et légitime l'adultère et, d'une manière plus générale, il s'insurge contre toutes les formes de contrainte sociale. Sa pensée, bien souvent, s'avance jusqu'aux frontières de l'anarchisme pur.

Le même homme en 1833 est entré dans les rangs du parti légitimiste. Il proclame la bienfaisance d'un pouvoir hiérarchique et fort, critique âprement le système démocratique et le parlementarisme, se fait le champion du conservatisme le plus rigoureux, l'apologiste du trône et de l'autel. Le jeune partisan d'extrême-gauche est devenu un doctrinaire d'extrême-droite.

Que s'est-il passé ? Bien des explications peuvent être proposées. La première est celle de l'âge. Il est constant que les révolutionnaires de vingt ans fournissent les quadragénaires conservateurs. L'expérience de la vie tue bien des illusions : l'ardeur de la jeunesse s'est calmée ; le désintéressement, la générosité, l'enthousiasme ont fait place au souci de la paix, de la stabilité. La peur des subversions sociales sous leurs formes violentes, le désir de conserver une situa-

tion acquise et des intérêts engagés dans un ordre social déterminé, expliquent couramment de tels changements de position, dont l'histoire politique de tous les temps nous offre maints exemples. Mais, dans le cas de Balzac, cette explication, si elle n'est pas tout à fait à rejeter, nous paraît insuffisante. En fait, en 1834, il n'est pas encore bien âgé. Il n'a guère que trente-cinq ans. Bon nombre de ses contemporains conservent alors toutes leurs ardeurs. La plupart même adoptent une ligne politique toute différente de la sienne ; et plusieurs d'entre eux, un Lamartine par exemple ou un Lamennais, sont plus âgés que lui. Quant aux biens acquis, aux intérêts engagés, qu'a-t-il à conserver ? Et qu'aurait-il à perdre, lui écrivain, à l'avènement d'un régime démocratique ? Il n'a que des dettes, il ne vit que de sa plume. Il mène un train de vie plus luxueux en 1833 qu'en 1820. Le dandy a remplacé le bohème. Mais la situation politique n'y est pour rien. La diffusion et la vente de ses œuvres ne souffriraient en rien d'un changement de régime.

\* \* \*

Invocera-t-on des motifs plus intimes ? Nous avons fait leur part aux influences d'ordre sentimental. Elles ne sont pas négligeables. Peut-être par Mme d'Abrantès, peut-être par le milieu familial d'Eléonore de Trumilly, certainement par la marquise de Castries, Balzac a été engagé plus avant qu'il ne l'eût fait de lui-même dans une attitude politique d'extrême-droite. Il y fut, en tout cas, confirmé et maintenu ; d'autant plus qu'à ces diverses influences féminines vint se joindre, à partir de 1833, celle de la très noble comtesse polonaise Mme Hanska, née Rzewuska, fille et femme de grands propriétaires fonciers, alliée à la grande aristocratie européenne.

Cependant, quel qu'ait été le rôle joué par ces femmes dans sa vie, quelque profond et mystérieux que soient les rapports qui unissent la chair et l'esprit, le cœur et la raison, l'explication de la « conversion » politique du romancier par des motifs sentimentaux nous paraît, elle aussi, très insuffisante. Nous en avons dit les raisons : la plus importante est que, dans ses lignes essentielles, son système était fixé, et même

ses positions pratiques prises, avant l'entrée en jeu de ces influences féminines.

Nous serions tentés d'accorder une plus grande importance à ce qu'on ne peut appeler d'un autre nom que le «snobisme» de Balzac, son goût pour les jouissances du luxe, les fêtes du grand monde, l'élégance des salons aristocratiques, les loges de l'Opéra et les bals chez les duchesses, sa passion du linge fin, des grandes nourritures, des chevaux anglais et des tilburys, goût d'autant plus violent chez lui qu'il est à la fois la flambée d'un tempérament sensuel d'une extrême violence comme chez Tartuffe, l'ardeur d'une ambition naïve et généreuse comme chez Rastignac, et aussi, et surtout la réaction esthétique d'un artiste comme chez Vautrin. Les chapitres de notre étude où nous avons mis en lumière ce caractère «artiste» de Balzac comptent à nos yeux comme les plus importants. On ne saurait exagérer l'influence exercée sur sa pensée politique et sociale par ce que nous avons appelé son «esthétisme social». Il accentue en lui le goût d'un régime aristocratique, l'horreur du bourgeois, l'indifférence méprisante à l'égard du prolétaire ; il l'oriente vers des rêves de retour aux régimes disparus du mécénat royal ou aristocratique ; il exige une organisation politique et sociale forte, hiérarchique, ordonnée, pleinement satisfaisante pour un esprit amoureux de constructions architecturales, d'ordre et de clarté ; il lui dicte enfin des plans de réformes destinées à donner le pouvoir aux «supériorités réelles», c'est-à-dire en première ligne aux supériorités d'ordre spirituel. Ce caractère d'artiste, il est une des données premières de Balzac, mais il n'apparaît chez lui d'une façon nette — ou plutôt lui-même n'en prend clairement conscience — qu'aux environs de l'année 1830, sous la triple influence de ses compagnons artistes, de ses camarades saint-simoniens et de son expérience personnelle du monde. C'est alors qu'il comprend vraiment que, par sa nature et par sa mission, l'artiste est un aristocrate. Le système de Balzac est un système aristocratique en grande partie parce qu'il est un système d'artiste.

Si important cependant que soit le rôle joué par l'esthétisme dans la prise

de position adoptée par Balzac au lendemain de 1830 en face des problèmes politiques et sociaux, il ne suffit pas à l'expliquer entièrement. Est-il nécessaire de rappeler que d'autres que lui, au même moment, prenaient aussi fortement conscience de la mission de l'artiste dans le monde moderne, adoptaient en face de la société bourgeoise de leur époque une attitude aussi hostile que la sienne et s'engageaient pourtant dans des voies politiques diamétralement opposées ? N'oublions pas, d'ailleurs, que, par une de ces contradictions profondes dont sa pensée est pleine, ce même esthétisme social l'orientait d'autre part vers des attitudes de révolte et d'anarchisme dont le personnage de Vautrin sera l'incarnation la plus illustre, mais non la seule, dans son œuvre.

Il nous faut donc chercher ailleurs. Essaierons-nous d'expliquer ce revirement d'attitude par des influences nouvelles d'ordre intellectuel ? Les résultats de notre enquête sur ce point se révèlent assez pauvres. Ils nous ont fait apparaître que les influences de ce genre, qui ont agi le plus fortement sur la pensée balzacienne, sont presque toutes antérieures à 1831. Lorsque, à la fin de cette année-là, Balzac prend place dans les rangs de l'extrême-droite, il n'est apparemment soumis à aucune influence nouvelle qui viendrait brusquement lui dessiller les yeux. Il n'y a pas eu pour lui de «chemin de Damas» à la lecture des œuvres d'un Bonald ou d'un Maistre. L'influence de Bonald, en particulier, ne semble bien s'être exercée sur lui d'une façon vraiment efficace que plus tard, après 1840, à l'époque du *Catéchisme social* et des *Mémoires de deux jeunes Mariées*. Et elle n'a fait qu'accentuer, préciser, confirmer des attitudes antérieurement prises et pour d'autres motifs. La pensée de Bonald n'était pas lettre morte pour le Balzac de 1832, il l'avait connue, ou entrevue, à travers la doctrine saint-simonienne, au temps du *Feuilleton des Journaux politiques*. Mais, à cette date, il gardait encore, sur le plan politique, une position très éloignée de celle qu'il devait prendre deux ans plus tard. La seule influence d'ordre intellectuel, qui s'exerça sur lui d'une façon sensible au delà de cette date, fut celle du groupe de l'*Avenir*, à laquelle

il doit une vue plus exacte du rôle civilisateur et social de la religion catholique.

\* \* \*

Le problème reste donc entier, et il serait insoluble si l'opposition d'où nous sommes partis n'était plus apparente que réelle. Dès qu'on regarde les choses de plus près, on s'aperçoit qu'entre le Balzac de 1820 et celui de 1834 la différence n'est pas aussi profonde qu'il paraissait d'abord.

La situation politique en France a fortement évolué entre les premières années de la Restauration et celles du début du règne de Louis-Philippe. Des « libéraux » comme Guizot, qui faisaient autrefois figure d'hommes de gauche, sont désormais des hommes de gouvernement et forment à la Chambre le parti du centre ou même du centre-droit. Les passions politiques qui les animaient naguère n'ont plus d'aliment : le « péril clérical » n'existe plus, et pas davantage, malgré les quelques soubresauts des années 1831-1832, le péril réactionnaire ; la bourgeoisie, qui formait le gros des troupes libérales sous la Restauration, s'est installée triomphante au pouvoir. Elle en jouit et prétend bien s'y maintenir. Le vrai péril pour elle est désormais dans la poussée démocratique qui se fait brutalement sentir dans les réactions des masses populaires. Les émeutes de Lyon et de Paris ont prouvé que les questions politiques étaient moins importantes que la question sociale. Ces révolutionnaires nantis sont des conservateurs. Nous ne disons pas que Balzac a suivi leur évolution. Nous savons, au contraire, de quels sarcasmes il couvre ces « nouveaux messieurs », et son attitude politique est, en un certain sens, très opposée à la leur. Le rapprochement que nous faisons entre eux et lui tend seulement à montrer que la différence entre ses attitudes extrêmes est moins violente, moins étonnante surtout, qu'on n'aurait pu le croire.

Mais il y a plus. Nous avons longuement montré l'étrange persistance chez le légitimiste de 1832 de certaines tendances chères au libéral de 1820 : bonapartisme, peinture sévère de certaines menées cléricales, critique de l'aristocratie parisienne ou provinciale, tout cela reparait avec une

grande liberté sous la plume du romancier du *Curé de Tours*, de *Louis Lambert* et même du *Médecin de Campagne*. Tout cela se retrouvera encore au cours des années suivantes. Qu'on relise à ce point de vue le récit des intrigues du parti de la Congrégation, sous lesquelles succombe Rabourdin, le héros des *Employés*, ou encore le merveilleux diptyque sur les mœurs politiques



M. BERNARD GUYON

de la province au temps de la Restauration que sont la *Vieille Fille* et le *Cabinet des Antiques* ; on sera édifié !

Dirons-nous que Balzac conscient avant tout de ses devoirs de romancier, d'exact observateur des mœurs, se refuse à être homme de parti ? Ce serait juste, mais insuffisant. Ce qu'il faut voir ici, c'est une vieille fidélité à sa jeunesse, à ses premières passions partisans, à un certain jugement sur la société et sur la vie politique de l'époque 1820-1830, qu'il tenait de sa famille, de ses premières amitiés, de ses premières expériences du monde, et dont il ne sut ou ne voulut jamais complètement se défaire. De là vient, en grande partie, la large audience qu'il avait conquise de son vivant, et qu'il a toujours gardée, auprès d'un public de lecteurs qui ne partagent

nullement ses théories politiques, mais épousent les sympathies et les antipathies que, volontairement ou non, il laisse apparaître dans toute son œuvre à l'égard de telle ou telle manœuvre politique.

Mais il faut aller plus au fond des choses encore. L'œuvre de Balzac, dans la mesure où elle est un jugement porté sur le monde social, est un véritable réquisitoire. Nous avons vu comment le thème de la *Pathologie de la Vie sociale* se place au centre vital de l'œuvre entière, comment il apparut clairement à la conscience créatrice du romancier aux environs de 1830, comment il inspira la genèse de la *Peau de Chagrin* et des *Contes philosophiques*. Mais nous avons aussi montré que ce thème essentiel éclatait, dès les premiers écrits de Balzac, dans les fougueuses protestations de Job del Ryès et dans de nombreuses pages des romans de jeunesse. Né à la fois d'influences livresques, au premier rang desquelles il faut placer le Rousseau des *Discours*, Byron et Godwin, et d'expériences douloureuses successives, depuis les souffrances de l'enfant séparé de son foyer et celles du collégien faisant le dur apprentissage de la vie sociale, jusqu'aux affres de l'imprimeur ruiné, et aux humiliations de l'homme de lettres dans ses premiers contacts avec le grand monde, il est chez Balzac une donnée absolument essentielle, le centre de sa vision du monde. Or, ce pessimisme fondamental qui lui a fait pousser tant de cris de détresse ou de révolte, il ne l'abandonne, ni le tempère nullement au lendemain de son ralliement au parti légitimiste. Nous avons montré comment le thème de la *Pathologie* restait vivant dans sa pensée, au cours des années 1831-1833, les larges développements qu'il continuait à lui donner dans son œuvre, comment, en particulier, il en déduisait, en face du grand problème de l'amour dans ses rapports avec l'ordre social, des prises de position dont le moins qu'on puisse dire est que, chez un traditionaliste et un conservateur, elles sont très équivoques. Ici encore, le Balzac des années futures restera fidèle à lui-même ; il reprend longuement le thème de la *Pathologie* dans l'*Introduction* de F. Davin aux *Études de Mœurs*, il le fera éclater plus violent que jamais dans le *Père Goriot*. Jusqu'à la fin, nous le verrons reparaître

dans son œuvre. Les critiques traditionalistes et conservateurs ne s'y sont pas trompés, et si un Paul Bourget, trop confiant dans les déclarations officielles et théoriques d'un Balzac, voyait en lui un pur défenseur de la famille et de l'ordre social, d'autres, qui savaient mieux lire et attachaient l'importance qu'elles méritent aux actions et aux paroles de personnages visiblement inspirés par leur auteur, l'ont accusé d'être un dangereux contempteur de l'ordre social et un « mauvais maître ».

En vérité, ce qu'il faut bien voir, ce qui nous est apparu à nous-même à mesure que s'élaborait notre travail, c'est qu'il n'y a pas eu chez Balzac de véritable « conversion », c'est que ses prises de position successives, en face des événements et des partis politiques de son époque, n'avaient pas de réelle importance, et qu'elles correspondaient soit à des considérations sentimentales sans attaches profondes avec sa pensée, soit à des considérations d'opportunité, dictées par un arrivisme, d'ailleurs mal informé et maladroit. Son libéralisme était un faux libéralisme parce qu'il ne reposait pas sur la foi en la bienfaisance et en la fécondité de la liberté ; son légitimisme n'était qu'un faux légitimisme, car il ne tenait aucun compte des fondements juridiques et moraux de la légitimité.

Est-ce à dire qu'il n'y a pas eu chez lui au cours de ces quinze années une réelle évolution ? Certes non ! Mais celle-ci a consisté en une lente et progressive prise de conscience des thèmes directeurs de sa pensée, en un effort constamment poursuivi pour les amener à la lumière, pour en déduire toutes les conséquences, pour en voir aussi les contradictions internes et pour essayer de les harmoniser dans une synthèse supérieure, dans un système aussi cohérent que possible.

## LE SYSTÈME DE BALZAC

Au moment où nous écrivons ces mots : « le système de Balzac », comment ne serions-nous pas saisi d'une grande crainte ? N'est-il pas dangereux de réduire à quelques schémas rigides une réalité vivante dont nous n'avons cessé de faire apparaître au long de cette étude la complexité et le mouvement ? Nous gardons présents à

l'esprit les aspects multiples sous lesquels nous sont apparues les idées de Balzac, avec leur étrange enchevêtrement à des sentiments, à des préjugés ou à des passions. Nous nous souvenons de tout ce qu'elles comportent de nuances, de contradictions même, dues à la multiplicité des influences subies, à la variété des expériences vécues. Nous savons que ce serait une grave erreur de traiter l'auteur de la *Comédie humaine* comme un philosophe ou un sociologue professionnel, comme un fabricant de système dans l'absolu, comme un esprit désincarné. Et pourtant, il nous paraît indispensable, si nous voulons dégager de notre travail des résultats vraiment positifs et satisfaisants pour l'esprit, de dessiner, dans ses lignes essentielles, ce qu'on peut appeler, en tenant compte de toutes les réserves que nous venons de faire, son *système*.

\* \* \*

Au point de départ, intimement liées l'une à l'autre, deux intuitions fondamentales : celle de l'unité du monde et celle de la nocivité de la vie sociale.

L'Univers est une ténébreuse et profonde unité où s'agitent des forces multiples se livrant une lutte éternelle et dont l'équilibre constitue la Vie. Chacun des êtres qui le composent est lui-même un ensemble de forces momentanément groupées en un tout particulier à l'intérieur du grand tout, mais qui ne vit que dans ce tout et par ce tout, qui en est sorti et qui doit y retourner un jour, lorsque la vie ne sera plus capable d'empêcher sa dissolution. Il en est ainsi du minéral, du végétal, de l'animal. Il en est ainsi de l'homme : microcosme à l'intérieur du macrocosme. La pensée, les idées, les sentiments, les passions, tout ce que le vulgaire appelle « esprit » ou « âme », n'est en fait qu'un ensemble de *forces* analogues à la vapeur, à l'électricité, ou à ces forces plus subtiles qui, en ondes invisibles, parcourent l'espace, franchissent les obstacles les plus durs et vont porter, à des distances parfois énormes, la vie ou la mort.

A qui contemple cet univers, deux faits s'imposent d'abord : celui de l'inégalité des êtres et celui de leur mouvement ascen-

dant. Dans chaque règne, existe une immense échelle des êtres. De l'humble « lys de la vallée » au cèdre orgueilleux du Liban, de l'infusoire à l'éléphant ou au lion, se développent des séries merveilleusement riches d'« espèces », de « variétés » et de « genres ». Entre ces êtres que séparent des différences parfois très grandes, se livre une lutte désespérée. Les forts écrasent les faibles, les grands dévorent les petits et le cèdre du Liban ne laisse pousser à ses pieds aucune herbe. Pourtant, dans ces combats terribles et magnifiques, ce ne sont pas toujours les plus forts qui triomphent : la coalition des petits a quelquefois raison de leur puissance et la ruse peut triompher de la force. Enfin, de l'une à l'autre des extrémités de la vaste échelle des êtres, on sent passer une grande force ascendante, une intense aspiration à plus de vie, à plus d'être, une ambition universelle d'accès à une existence supérieure.

Les hommes ont entre eux des différences apparemment moins grandes que celles qui séparent l'aigle du passereau ou le lion de l'insecte, en réalité beaucoup plus sensibles parce qu'elles ne sont plus seulement physiques mais aussi morales ; et les forces morales, plus variées et plus subtiles, sont susceptibles de variations infiniment plus grandes. De même, cette force ascendante qui anime l'univers opère ici de véritables prodiges, poussant très haut des individus partis de très bas, leur faisant franchir sur l'échelle sociale en un temps étonnamment rapide des bonds que, sur l'échelle animale, des espèces ont mis des millénaires à parcourir.

Cependant, l'existence même de la société vient compliquer encore ce jeu déjà si riche de forces. La lutte entre les hommes, moins violente en apparence que celle qui oppose les animaux entre eux, est en fait bien plus douloureuse et meurtrière ; d'autant plus douloureuse que la société est plus raffinée, plus évoluée. Dans les grandes cités modernes l'être humain peut atteindre des degrés inouïs de douleur ; de plaisir aussi, il est vrai, mais le plaisir est, à un certain degré, un excès, et par conséquent une source de déséquilibre intérieur et de mort. D'autre part, la lutte qui dresse ici, comme dans les autres règnes de la nature, les êtres les uns contre les autres, se double

d'un conflit beaucoup plus vaste entre chaque individu et cet être collectif qu'est la société. Celle-ci a ses exigences propres, elle lutte aussi pour sa vie et impose à ceux qui en font partie des conventions, des mœurs et des lois qui sont nécessairement pour les individus la source de nouvelles contraintes et de nouvelles souffrances.

\* \* \*

A partir de ces données premières, à quelles conclusions Balzac va-t-il aboutir dans le domaine pratique en face des problèmes politiques et sociaux ?

La première est une condamnation passionnée non seulement de la société qu'il a sous les yeux, mais plus radicalement de tout ordre social, de « cette maladie humaine qu'on nomme la civilisation ». Impossible de le nier : l'œuvre de Balzac nous offre, sous son aspect le plus apparent, une invitation à l'anarchisme et à la révolte. Les grands héros balzaciens, ce sont d'abord les hors la loi, comme Vautrin ; puis les arrivistes comme Rastignac ou Marsay, qui prennent une forme détournée de révolte, faisant jouer à leur égoïste profit le mécanisme social. Ce sont aussi les grandes victimes des passions malheureuses, les « femmes abandonnées », à qui leurs fautes n'enlèvent rien de notre sympathie, les « femmes de trente ans », dont l'« expiation » n'apparaît nullement en rapport avec leurs erreurs et pour qui est sollicitée toute notre indulgence, les « duchesses de Langeais » qui, tant qu'elles résistent à l'adultère, nous sont présentées comme odieuses, admirables au contraire le jour où elles y consentent avec fougue, parce qu'elles sont devenues des « femmes vraies ». C'est contre la société, malgré elle, en bravant ses lois, que les grands héros balzaciens trouvent, sinon le bonheur, du moins l'épanouissement de leur personnalité, leur plénitude d'être. D'autres abandonnent la lutte et, tournant le dos à la société qui le leur refuse, cherchent le bonheur dans l'évasion. Certains se résignent à l'acceptation dans la médiocrité. Les plus faibles trouvent le refuge suprême dans la mort. Quelques-uns, il est vrai, comme Bénassis, trouvent une sorte d'équilibre, un certain mode d'épanouissement de leur être, dans la

soumission aux lois sociales, dans l'accomplissement d'actions philanthropiques et civilisatrices. Mais Bénassis est un cas isolé. Et d'ailleurs, son bonheur n'est qu'un demi-bonheur. Son destin n'est pas hors-série. Il est plutôt un destin raté. Cet homme d'action, cet apôtre est un « cœur blessé », il est encore une victime de la vie.

Balzac était trop intelligent, trop sensible surtout aux critiques qui l'accablaient sous les reproches « d'immoralité », pour ne pas essayer de dissimuler de son mieux cet aspect de son œuvre. Dans la préface du *Père Goriot*, dans sa *Lettre à Hippolyte Castille*, dans bien d'autres textes encore, il est revenu sur cette accusation qui le blessait, précisément parce qu'elle était juste. Mais il a beau faire, il a beau nous prouver, à l'aide de calculs savants et puérils, que ses femmes vertueuses sont plus nombreuses que les coupables, il a beau nous expliquer que, pour un artiste, la peinture de la vertu est autrement difficile que celle du péché, toutes ces arguties ne réussissent pas à nous convaincre. Et d'ailleurs, la question n'est pas là. La vraie question est de savoir quelle leçon se dégage de son œuvre, quel jugement elle nous apporte sur la société. Or, ce jugement — dans l'ensemble — est une condamnation.

\* \* \*

Dès lors, comment expliquer que le même homme nous ait proposé un programme politique et social vigoureusement positif, constructif, tout entier animé par l'idée de conservation ?

A cette contradiction — à première vue insurmontable — nous avons dit, au cours de notre étude, quelles solutions pouvaient être proposées. Nous avons signalé chez Balzac, à côté de son pessimisme, un optimisme foncier qui est un trait de caractère, une sorte de réaction organique : puissance d'énergie, de courage, de patience à peu près illimitée, goût passionné de la vie sous toutes ses formes, qui anime sa propre vie et, se répandant à flots dans son œuvre, lui donne, malgré la sombre peinture qu'elle nous propose du monde, cet accent vigoureusement tonique qui a si souvent frappé ses meilleurs lecteurs. Nous avons dit la vigueur de ce qu'on pourrait appeler

soit son «réalisme», soit plus modestement et plus justement son « bon sens », qui lui fait reconnaître dans la société un « fait » inéluctable et le pousse à la prendre « telle qu'elle est ». Nous avons vu aussi comment sa pensée, s'alimentant à celle de ces philosophes optimistes qu'étaient les Idéologues et, plus tard, à celle des réformateurs sociaux du début du siècle, en particulier des saint-simoniens, y avait puisé de solides raisons d'espoir. A leur suite, l'auteur de *Sténie*, du *Code des Gens honnêtes*, de la *Physiologie*, du *Dernier Chouan* et du *Médecin* affirme sa foi en la possibilité d'une sociologie et d'une politique positives qui permettront de « réformer les lois insensées » et d'améliorer la condition humaine à l'intérieur d'une société organisée.

Cependant, ces explications sont insuffisantes et c'est ailleurs qu'il faut chercher la vraie solution du problème. Il nous semble qu'on la trouverait aisément dans une distinction entre deux points de vue essentiellement différents, celui du romancier, peintre d'une réalité donnée, et celui du théoricien politique et social. L'un, soucieux avant tout de vérité, ne peut pas ne pas mettre sous nos yeux le tableau de la société telle qu'il la voit, avec ses turpitudes, ses tares, ses injustices et ses innombrables souffrances. Placé au cœur de ses héros, parlant en leur nom, il ne peut pas — s'il est un véritable créateur — ne pas nous faire sympathiser avec leurs ardeurs frémissantes, leurs ambitions violentes, leurs plaintes et leurs révoltes. Il les accompagne passionnément dans leur recherche avide et angoissée du bonheur, dans leurs luttes pour le plein épanouissement de leur « moi », dans leurs conflits, avec les autres « moi » individuels et avec les obstacles que leur oppose la société.

Le politique, le sociologue se place à un point de vue tout à fait différent. Seul l'occupe l'intérêt de la société. Celle-ci est à ses yeux un organisme vivant, soumis aux lois générales qui dominent le monde ; ensemble de forces qui ne peut vivre que dans un certain état d'équilibre, constamment menacé de désagrégation. Maintenir cet organisme dans cet état d'équilibre, le faire *durer*, le faire *vivre*, telle est la fin première que doit se proposer le sociologue, ou l'homme politique. Sans doute

la préoccupation du bonheur des individus qui composent la société ne le laissera pas indifférent, car il sait bien qu'un minimum de bonheur des individus est nécessaire à la vie d'une société ; mais elle n'est pas sa préoccupation première. Ainsi, à l'anarchisme qui inspire Balzac romancier, tant qu'il se place au point de vue de l'individu, correspond presque nécessairement, à partir du moment où il se place au point de vue de la société (ou de l'État, ou de la Nation ou du Pouvoir ou du Prince, tous ces mots sont pour lui équivalents), un autoritarisme à tendances totalitaires et antipersonnalistes aussi vigoureux que possible.

Pour atteindre cette fin première, Balzac met à la disposition du sociologue ou de l'homme politique une méthode. Cette méthode est la conséquence de sa vision d'ensemble du monde. Celui-ci est un jeu de forces ; mais ces forces sont elles-mêmes soumises à des lois qu'une étude attentive peut et doit utiliser au plus grand profit de la société. La politique et la sociologie ne sont affaire ni de sentiment, ni de morale, mais de raison et de calcul. Elles sont des sciences positives.

\* \* \*

A partir de là, tout devient clair. Et les diverses attitudes de Balzac en face des problèmes politiques et sociaux se présentent à nous comme des déductions variées d'un seul et même principe. De là vient d'abord son aspiration à un régime politique monarchique, dictatorial, autoritaire, où le chef de l'État, de quelque nom qu'on l'appelle, concentre entre ses mains la plus grande somme de pouvoir possible, car l'unité est la condition première de la puissance. De là sa conception d'une société fortement hiérarchisée, parce que l'inégalité est essentiellement naturelle, que tout ce qui tend à la détruire n'a comme résultat que de créer une période d'anarchie pendant laquelle une société nouvelle s'organise sur de nouvelles inégalités.

De là son machiavélisme, avec toutes ses formes : depuis la répression par la force jusqu'à l'acceptation de l'inévitable lorsqu'il s'est produit et à la ruse pour capter au profit du pouvoir les mouvements de l'opinion. De là son admiration pour des

hommes aussi différents que Louis XVIII, Talleyrand, ou Napoléon, son mépris au contraire pour un La Fayette. Celui-ci est un idéaliste qui prend ses rêves pour des réalités et traite les hommes non comme ils sont, mais comme il voudrait qu'ils fussent ; les autres sont des réalistes qui ne s'embarassent pas de scrupules ni de principes moraux, mais poursuivent une seule idée : réussir, durer (et en réussissant et en durant faire durer, faire réussir le pays, la nation dont ils sont responsables). De là son grand principe d'utilisation des énergies qui doivent toutes converger vers le pouvoir, le servir et lui être asservies. Cette utilisation des énergies demande au Pouvoir beaucoup d'intelligence. Il devra séduire les uns, supprimer les autres ; au besoin, savoir céder à des impulsions profondes, surtout lorsqu'elles l'ont créé, tel le mouvement nationaliste au lendemain de Juillet. De là encore sa politique de réformes et de progrès social : les prolétaires sont les mineurs d'une nation, ils doivent constamment être tenus en tutelle ; mais ils constituent par leur masse un danger permanent de bouleversement ; le peuple ne doit donc pas être trop malheureux, il lui faut un bonheur tout fait. D'où la nécessité d'une politique de grands travaux, de développement industriel, de régénération agricole, car la richesse largement répandue est la condition la meilleure d'un ordre social stable.

Il est d'ailleurs possible d'atténuer, sinon de supprimer totalement, les maux nécessairement causés aux individus par l'existence même de l'ordre social et de la civilisation : qu'on freine le développement des grandes cités, qu'on évite l'exode vers Paris des « grands hommes de province » qui feront des ratés et des aigris alors que, restés dans leur province, utilisés à des travaux d'intérêt général, ils auraient été des soutiens de la société ; qu'on modère les excitations permanentes au luxe et à la débauche qui font des capitales modernes de véritables Babylones. Qu'on modifie la dureté excessive des lois sur le mariage, et surtout qu'on opère une radicale transformation de l'éducation des jeunes filles. Ainsi s'atténuera l'une des plus grandes plaies de notre société moderne : l'adultère. Toutes ces mesures, toutes ces réformes que nous

avons vu Balzac nous proposer successivement dans ses ouvrages relèvent de la même idée : éviter la révolte, conserver à la société le maximum d'ordre, de stabilité, lui conférer le maximum de puissance.

Mais c'est de cette idée que dérive surtout sa politique spirituelle et, singulièrement, sa politique religieuse. La pensée est un dissolvant social. Elle est aussi, il est vrai, la source de toutes les grandes révolutions humaines ; mais elle est éminemment dangereuse. Le pouvoir se doit donc, pour durer, d'exercer une domination spirituelle. Rien n'est plus dangereux pour lui que la liberté de pensée, car un pouvoir discuté n'existe pas. L'idéal serait l'unité absolue de la pensée, l'unanimité des esprits, le « totalitarisme » spirituel. Catherine de Médicis l'avait bien compris lorsqu'elle n'hésitait pas à ordonner le massacre des protestants en qui elle voyait les représentants du principe, redoutable entre tous, du libre examen. Quelques siècles plus tard, Robespierre, à son tour, usait des mêmes moyens radicaux pour obtenir cette unité spirituelle qui fait la force des grandes nations. Balzac les approuve l'un et l'autre dans un des passages de son œuvre où le fond de sa pensée se dévoile avec le plus d'audace et de franchise. Il sait d'ailleurs que de tels moyens ne sont pas toujours les meilleurs et que d'autres temps exigent d'autres mœurs. C'est pourquoi, nous le voyons prendre parti pour la liberté absolue de la presse, au lendemain de Juillet. N'allons pas croire que ce soit seulement parce qu'il est lui-même journaliste ; c'est surtout parce qu'il comprend qu'il y a là un désir profond contre lequel le pouvoir ne saurait alors lutter. Il prend soin d'ajouter que le mal se réduira à peu de chose parce qu'il sera généralisé. Les moyens changent, le principe qui les dicte demeure. Dans cette perspective, la religion catholique, qui est alors fortement battue en brèche, à laquelle Balzac lui-même n'adhère pas, mais qui, dans les circonstances présentes, conserve encore sur les masses un immense prestige, ne peut pas ne pas lui apparaître comme une alliée. Il se refuse à voir les ferments de révolution sociale qu'elle porte en elle, lesquels, d'ailleurs, n'étaient guère mis en lumière, à cette date, par ses représentants officiels. Plus encore, il se refuse à voir en elle le champion de la

dignité humaine et de la liberté spirituelle contre toutes les formes d'oppression spirituelle et on ne saurait, à cause de cela, marquer trop de réserves à l'égard de sa position religieuse. La religion est pour lui «moyen de gouvernement»; positif, dans la mesure où elle apporte aux hommes des raisons profondes de faire le bien et de faire progresser la société humaine; négatif, dans la mesure où elle met un frein aux excès des riches et des puissants, et aux tendances revendicatrices des victimes de l'ordre social.

Tel nous apparaît, dans ses grandes lignes, le système politique et social de Balzac. Il ne nous appartient pas de le juger. Nous avons d'ailleurs, assez souvent, laissé échapper les réactions que nous inspirait la pensée dont nous faisons l'analyse, pour que le lecteur devine notre jugement sur elle. Le but que nous nous étions proposé était seulement de montrer comment s'est opérée sa lente élaboration et comment on peut en présenter une image à peu près logique et cohérente. Nous espérons y être parvenu.

Qu'il nous suffise, en terminant, de mettre en lumière le caractère «transcendant» de cette pensée. On voit assez de quelle hauteur elle domine les traditionnelles et classiques oppositions de libéral et de conservateur, de républicain et de royaliste, de droite et de gauche, de révolutionnaire et de traditionaliste. Balzac est à la fois tout cela; c'est pourquoi tous les partis de son époque l'ont rejeté, et, plus tard, tous l'ont plus ou moins revendiqué. Il nous semble, du reste, que la pensée qui l'anime se rapproche bien davantage de certaines idéologies modernes dont l'extraordinaire force d'expansion et puissance de succès s'est surabondamment manifestée à nos yeux au cours des dernières années. Nous ne pénétrons pas dans un domaine interdit aux sereines spéculations de l'historien. Il nous est difficile cependant de ne pas faire remarquer que Balzac a posé en termes étonnamment clairs certains des problèmes les plus graves de notre temps, ou plutôt — pourquoi ne pas le dire? — le grand problème. En tête d'un livre récent qui nous a bouleversé,

Arthur Koestler a placé en épigraphe ces deux pensées de Machiavel et de Dostoïevsky :

«Celui qui établit une dictature et ne tue pas Brutus, dit Machiavel, ou celui qui fonde une république et ne tue pas les fils de Brutus, ne règnera que peu de temps.»

Et l'auteur de *Crime et Châtiment* lui répond :

«Voyons, voyons, mon ami, on ne peut pas vivre absolument sans pitié.»

Ce dialogue entre deux grands hommes qui incarnent si parfaitement les deux attitudes essentielles de l'humanité en face de son destin, nul doute qu'il ne se soit longuement poursuivi dans l'âme du créateur de la *Comédie humaine*.

«Planant toujours au-dessus de la société, a-t-il écrit dans son «Louis Lambert», il la jugeait froidement [...] Sa bonté ne lui permettait pas de sympathiser avec les idées politiques, mais son système conduisait à l'obéissance passive dont l'exemple fut donné par Jésus-Christ.»

Nous pensons que cette phrase nous livre l'ultime secret de Balzac. Que signifie-t-elle, sinon la coexistence en lui-même, et sans accord possible, des généreuses impulsions de son cœur et des exigences de sa raison, de ce qu'il appelle son «système»? Nous sommes personnellement convaincu qu'un système philosophique reposant sur des bases plus vraies eût permis à Balzac de résoudre une aussi violente antinomie. Mais il ne l'a pas découvert. Il s'est donc trouvé condamné à ce douloureux déchirement intérieur dont il a pris ici une pleine conscience. Cette hésitation fondamentale donne à son œuvre une signification souvent équivoque, mais lui confère aussi un caractère intensément pathétique qui est l'une de ses plus sûres grandeurs.

**BERNARD GUYON.**

(1) Bernard Guyon — *La pensée politique et sociale de Balzac* 1 vol. in 8° XVII—832 p. Paris—Armand Colin 1947.

(2) Dans ce passage, l'auteur commente un bref récit publié par Balzac en 1830 sous le titre: «*Les deux Rêves*», et qu'il place plus tard dans le volume des *Etudes philosophiques* intitulé: *Sur Catherine de Médicis*.

(3) *Les deux amis*, conte inachevé, rédigé en fin 1830, publié récemment dans les *Oeuvres complètes* éd. Conard, *Oeuvres diverses*, tome II.

# Sartre et l'Existentialisme

Conférence de

**Mlle. H. Comperot**

Professeur agrégée de philosophie

Donnée, le 30 Octobre 1947, à l'Institut Franco-Iranien de Téhéran

L'historien dira un jour de nous : « Ils mangeaient ceci, ils se vêtaient ainsi, ils lisaient cela, ils étaient existentialistes! »

En effet, nulle philosophie dans ce moment n'est pleine de talents encore jeunes comme la philosophie française. Les problèmes de l'homme et de la société se sont modifiés depuis cette dernière guerre et l'humanité cherche des solutions. Un climat nouveau est né, créé par des livres importants. Cependant c'est tâche assez délicate de vous parler d'un contemporain, d'une philosophie d'une actualité même brûlante, dont les noms ont fait le tour du monde et soulèvent quelques tempêtes.

On concevait bien Maine de Biran philosopant dans sa sous-préfecture de Bergerac et on respectait la haute retraite de Bergson dans son cabinet de travail, mais cela choque les bonnes habitudes de voir le philosophe devenant un être dans le monde, se faisant homme, la philosophie se faisant vie quotidienne et combattive, se répandant — se commettant ! — dans les cafés, les salles de conférences publiques,



Mlle H. COMPEROT

les décors de théâtre, les studios de cinéma et au micro.

Cependant disons de suite quelle sera notre attitude. Je précise qu'il ne s'agit ici ni d'un pamphlet ni d'un panégyrique. Sans doute, à notre époque, ce genre d'exposé objectif ne peut être sans élever des soupçons. Nul n'est plus suspect aujourd'hui qu'un esprit qui semble simplement honnête. Il est de plus en plus impossible de ne pas subir un étiquetage. Vous êtes pris dans une de ces catégories exhaustives, vous en êtes prisonnier pour toujours

à moins qu'un beau matin vous ne vous soyiez évadé, auquel cas vous êtes un traître. Les nuances sont mal tolérées et vous ne pouvez vous les permettre sans risquer d'être rangé dans la catégorie des « intellectuels déclassés ». Vous êtes « garçon de bureau », « agent de police » ou « conducteur d'autobus », vous êtes catholique ou communiste, vous êtes « pour ou contre Sartre ».

Etes-vous existentialiste ? Combien vous posent cette question avec une espèce d'agressivité indignée, ou bien avec une

curiosité quelque peu excitée, mais très peu savent ce que c'est. Depuis ces dernières années il n'y avait pas de jour où l'on ne m'ait prise dans un coin, et que l'on ne m'ait demandé, parce que j'étais spécialiste, une réponse en trois mots pour faire figure dans les salons. Exaspérée, il m'arrivait de dire: «Faites quelque dix ou quinze ans de philosophie, après nous en reparlons. Mais cela mérite plus de patience et moins de temps!»

Cependant je ne sais pas si je vous dirai ici dans quelle mesure exacte J.-P. Sartre est un disciple de Husserl ou de Heidegger, si sa théorie de la liberté est vraie ou fausse, sa morale impossible. Je n'en fais ni un écrivain d'avant-garde, ni un philosophe conservateur, ni un dangereux révolutionnaire et un corrupteur de la jeunesse, ni un saint auréolé. Mais personnellement je me félicite que notre époque ait donné un homme qui défende une certaine forme (très menacée) d'individualisme, qui combatte la mauvaise foi (très prospère) et réhabilite en même temps la responsabilité (si dévaluée) et la bonne volonté. D'ailleurs la manière même dont est attaqué l'Existentialisme finit par le rendre sympathique même aux plus difficiles. L'un croit devoir abattre cette philosophie parce que ses chefs seraient dénués de beauté plastique, un autre parce qu'elle est l'occasion d'un «snobisme» (d'une mode échevelée), comme si cela n'était pas arrivé à d'autres systèmes, voire au cartésianisme. Sartre s'en moque lui-même et dit: «Je suis le nouveau dada». Ce refus de considérer le propos d'une doctrine en lui-même est un phénomène tout moderne. On a vu et on voit encore des systèmes qui ne peuvent, veulent triompher dans la pratique qu'en enfonçant le même clou, obstinément, étroitement, maniaquement, passionnément, dans la cervelle des masses et non pas en adoptant cette liberté de jugement qui est, reste, la souveraine des valeurs. Ce qui tourmente avant tout le philosophe, c'est le désir de comprendre; une tenace exigence de cohérence l'obsède. Sans doute en ce que nous propose un auteur nous recherchons une conception normative de l'homme (la philosophie française est une philosophie de moralistes), une sorte de style de vie. Ainsi la qualité

esthétique de Baudelaire avait d'abord moins frappé que le caractère jugé scandaleux de ses thèmes, et l'intérêt porté par le public français et étranger à l'Existentialisme a rarement pour objet la vérité ou l'erreur des affirmations de cette philosophie, il n'est question que de conduites — tout propos devient politique, Sans doute Sartre ne conteste pas les conséquences de ses positions théoriques, il ne refuse pas le débat, prétendant au contraire que l'Existentialisme seul permet un véritable engagement révolutionnaire.

On a dit que le but essentiel de l'œuvre d'art, c'est d'étonner, et, par ailleurs, que l'objet profond de la philosophie, c'est de dépayser. Ce double critère à lui seul fait de J.-P. Sartre un artiste de talent et un philosophe de valeur. L'univers qu'il a créé a déjà sans doute indigné des morales consacrées et indulgentes, scandalisé des esthétiques, ébranlé des sensibilités éprouvées. Nombre de ses analyses psychologiques surprennent par le sentiment simultané qu'elles provoquent en nous de n'avoir jamais rien lu de semblable et néanmoins d'avoir vécu, sans nous en rendre compte, quelque chose d'analogue ou de pouvoir le vivre. Il a aussi polarisé des affinités mal assurées, marqué quelques tempéraments généreux, aspiré maintes intelligences éprises de renouveau. Il a navré les uns, séduit les autres, mais il a étonné et dépayré tout le monde.

Et, pourtant, l'Existentialisme n'est pas une nouveauté!

\* \* \*

On peut dire que c'est une manière spécifiquement moderne de ressentir et de dire des choses éternelles. En effet, les positions de l'esprit humain à l'égard des grands problèmes philosophiques sont en nombre limité, et elles sont toutes occupées depuis que l'esprit métaphysique existe (problèmes du Réalisme et de l'Idéalisme, du Déterminisme et de la Liberté, de la Morale et de l'Histoire). L'Existentialisme, comme les autres systèmes en «isme», se donne pour une métaphysique, mais hors de tout appel à la science, pour laquelle il n'a que du mépris.

Il n'est pas, comme pourraient le laisser croire certains articles de vulgarisation, une sorte de gros champignon sorti de terre une nuit d'orage. Il ne se pose qu'en s'opposant à ce qui fut avant lui. Ainsi comprise une initiation à l'Existentialisme en général nous paraît aussi utile pour les étudiants de philosophie que l'étude d'un système particulier quelconque. Pour le grand public cultivé, qui ne connaît guère de l'Existentialisme que ses manifestations proprement littéraires, un exposé des thèses qui le caractérisent ôtera à ce mouvement de pensée le prestige malsain de l'hermétique, du réservé. La lumière chasse les miasmes. L'Existentialisme peut se formuler en termes corrects, — bien qu'on le dise hâtivement synonyme d'immoral et de pervers. Il mérite d'être abordé avec d'autres dispositions dans le but de s'instruire, — Sartre le dit clairement à la page 15 de *l'Existentialisme est un humanisme*.

L'Existentialisme est une théorie qui affirme le primat ou la priorité de l'existence, mais par rapport à quoi ? Par rapport à l'essence. L'ontologie, en effet, distingue dans les êtres dont nous avons l'expérience deux principes métaphysiques : l'essence et l'existence. L'essence c'est ce qu'un être est, exemple : ceci est du papier, vous êtes un homme, c'est-à-dire vous possédez l'essence humaine. Mais, on le voit, je ne dis pas tout ce qu'est cette feuille de papier, ni tout ce que vous êtes. Du donné réel je retiens les caractères communs, qui constituent l'essence universelle, complétée par les caractères propres : ce papier est blanc, vous êtes brun. D'autre part l'essence n'implique pas qu'il y ait des êtres en quoi elle soit réalisée, par exemple : il n'y a nulle part dans le monde de myriagone, cependant les géomètres connaissent cette figure et déterminent ses propriétés. Sans être une chose l'essence n'est donc pas pur néant, il y a plus de réalité dans le myriagone que dans le cercle carré, l'être de l'essence est d'être possible. Cette possibilité devient réalité grâce au passage à l'existence. L'existence est donc ce qui actualise l'essence. Lorsque je dis : vous êtes un homme, être affirme l'existence, homme désigne l'essence. En Dieu seul l'existence est indiscernable de l'essence, c'est

pourquoi, dans *l'Exode*, Javhé s'est défini lui-même : « Je suis Celui qui suis ».

C'est pour des raisons doubles, scientifiques et d'ordre moral, que l'esprit humain a été amené à affirmer cette dualité de principes. En effet nous observons autour de nous, dans la nature, une foule d'individus appartenant à la même espèce : des violettes, des souris, des chats, des hommes. La science a pour objet de nous faire connaître non des individus mais des espèces, non pas cette souris mais la souris, non pas Pierre ou Paul mais l'homme. La science n'aurait pas d'objet si elle n'admettait derrière ces caractères individuels, particuliers, une essence générale.

Sans doute le problème de la valeur de la science n'est pas angoissant, on peut très bien vivre sans se préoccuper de l'explication du monde. Il n'en est pas de même du problème moral, vivre moralement c'est vivre en homme, mais quel est l'homme sur le type duquel je dois vivre ? Ce n'est pas André ou Jacques, encore moins Néron ou Caligula, ce n'est pas non plus un individu imaginaire dans lequel fusionneraient toutes nos expériences de l'humanité et qui serait l'homme moyen, piètre modèle ! La morale ne semble être possible qu'à la condition d'admettre un type même, une essence idéale de l'humanité.

Le problème est posé, qui situe l'Existentialisme par rapport à la philosophie classique. Celle-ci, jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle, ne mettait pas en doute la primauté de l'essence, et on peut l'appeler philosophie essentialiste, depuis Platon, à travers saint Thomas, Descartes, les philosophes de la Nature du XVIII<sup>ème</sup> siècle et jusqu'à la morale laïque du XIX<sup>ème</sup> siècle. (cf. *l'Existentialisme est un humanisme*).

Ajouté à cela, qu'il est une forme d'essentialisme qui n'est pas classique mais qui fait le pont. L'écrit philosophique principal de Sartre, *l'Être et le Néant*, porte en sous-titre *Essai d'ontologie phénoménologique*, qu'est-ce à dire ? On entend, ordinairement, par « phénoménologie » l'étude descriptive des phénomènes tels qu'ils sont donnés à l'expérience immédiate. C'est une méthode de psychologie réflexive. Or les existentialistes sont des phénoménologues, ils sont

des disciples du principal promoteur de ce mouvement, Edmond Husserl, mort en 1938, et qui enseignait à Fribourg, en Allemagne. « *Je cherche, dit Husserl, à me saisir comme moi pur avec la vie de la conscience pure qui m'est propre.* » Ce sera la méthode privilégiée de Sartre qui s'étale, se développe dans une œuvre déjà considérable.

Ces notions abstraites brièvement définies, évoquons l'homme. Vous serez un jour ou l'autre à même de le rencontrer et de le reconnaître facilement. J.-P. Sartre est né à Paris, de parents de bourgeoisie moyenne, le 21 juin 1905, il a donc quarante-deux ans. De onze à seize ans il vit à la Rochelle, il fait ses études au Lycée de cette ville au milieu de camarades nonchalants qui ont souvent plusieurs années et la tête de plus que lui ; il manifeste une vive répugnance pour les mathématiques et déçoit les espérances de son père et de son beau-père de devenir polytechnicien comme eux. Après le baccalauréat, Sartre est envoyé à Paris ; deux ans après, en 1925, il entre à l'École Normale Supérieure, est reçu en 1928 à l'agrégation de philosophie ; après son service militaire, il est nommé professeur en province, comme il se doit, au Havre que, sous le nom de Bouville, l'on retrouve en toile de fond de *la Nausée* ; enfin c'est Paris, au Lycée Pasteur. La guerre l'a mobilisé comme infirmier, fait prisonnier en juin 1940 il passe son hiver d'internement à monter des mystères, libéré sanitaire il reprend ses cours en Première supérieure, et à l'École de Charles Dullin où il initie à la dramatique les acteurs naissants. Entré dans la Résistance, il écrit pour différentes publications clandestines. Après la Libération, cesse d'être professeur, part en Amérique du Nord, comme reporter et écrivain.

Dès l'âge de seize ans commence à écrire ; c'est dans la petite « *Revue sans titre* » fondée avec quelques copains qu'il est publié en 1923 : un *Ange du morbide* exhale déjà ces miasmes dont on lui tiendra tellement rigueur plus tard. Les éditeurs refusent ses manuscrits, — c'est bon signe, — en 1931, cependant, paraîtra dans une revue un fragment d'un recueil d'Essais,

*Légende de la vérité*, qu'escorte cette note bibliographique : « *Jeune philosophe, prépare un volume de philosophie destructrice.* »

En fait la philosophie pure est son soin et l'accepte, car en 1936 paraît un ouvrage sur *l'Imagination* où il décortique les explications précédentes et leur offre la supériorité de la méthode phénoménologique ; quatre ans plus tard le développe-



Jean-Paul Sartre

ment complet de ses vues sur ce sujet, *l'Imaginaire*, paraîtra et, en 1939, une *Esquisse d'une théorie des émotions*.

En 1938, Gallimard avait accepté un essai de lui intitulé *la Nausée* ; à la surprise des augures *la Nausée* fait fureur, c'est un grand succès de librairie. Voilà la philosophie — petite révolution parmi les littéraires — qui devient commerciale. Sartre n'a pu s'accommoder de cette cloison qui sépare les deux antiques routes parallèles : philosophie et littérature. Ses personnages n'en sont plus à sublimer leurs destinées individuelles pour qu'elles aillent se condenser, de l'autre côté de la paroi, dans la généralisation de la critique littéraire ; ils veulent eux-mêmes exprimer

cette signification conceptuelle dont ils sont les supports ; ils disent eux-mêmes tout ce qu'ils ont à dire et tout ce qu'on peut dire d'eux ; ils sont porte-parole, ils sont leur propre commentateur exhaustif.

Aucun jury n'a osé donner un prix à *la Nausée*, mais la curiosité de toute une jeunesse monte vers son auteur. Sartre alors mène de front la critique (dans *Europe* et *la Nouvelle Revue française* où d'admirables articles paraissent), le roman (publié *le Mur*, que nous tenons pour une de ses meilleures réussites littéraires), la philosophie. La guerre élargit encore son registre, en 1943, quelques feuillets courageux *la République du Silence*, et, surtout, il est venu au théâtre avec *les Mouches* montées en 1943 à Paris avec des décors d'une imagination luxuriante, desservant presque la sobriété du texte. Toujours vers la même époque se publie sa première somme philosophique *l'Être et le Néant*, 724 pages de texte serré qui s'adresse aux spécialistes. Il écrit *Huis Clos*, — joué et repris, — le succès porte cette pièce en Suède, en Autriche, en Suisse, au Danemark, en Amérique, — l'Angleterre l'interdit. L'armistice pas encore signé, il fonde sa revue : *les Temps Modernes*, c'est sa tribune, il est là entouré d'une équipe intelligente et variée où il passe de l'escarmouche à une offensive en règle, le No. 1, d'octobre 1945, contient un manifeste, les plus récents numéros contiennent des conclusions très pénétrantes et courageuses sur ses prises de position face au monde actuel. En 1946, paraissent deux des volets du triptyque des *Chemins de la Liberté* : *l'Age de Raison* et *le Sursis*, et deux nouvelles pièces de théâtre : *Mort sans sépulture* et la ... *Respectueuse*.

Enfin le premier film existentialiste — scénario J.-P. Sartre — est tourné, *les Jeux sont faits* passe sur l'écran.

Cette énumération d'œuvres est essoufflante mais nécessaire, elle manifeste une activité intellectuelle, une diversité de talents, une fécondité créatrice assez étonnante, infatigable. Voici Sartre l'homme du jour ; il n'en est guère où ne paraissent sur lui quelques échos, avec lui le mot Existentialisme qui ne semblait pas devoir passer l'Université — on oubliait la valeur

magique des mots — entre dans la bouche du bourgeois et de sa concierge. Le plus remarquable est, comme celle du méchant loup, que la publicité de Sartre se fait toute seule, et que les plus bouillants à répandre son nom sont ses ennemis. Mais Sartre ne se retourne point et continue à foncer au large. Tout en protestant, jusqu'au Canada, contre une divulgation trop facile, et de rappeler que sa philosophie est « destinée à la méditation solitaire », il tient bon le drapeau et, plutôt que d'en changer, en illumine les couleurs et l'abat tout flamboyant sur la tête de l'adversaire.

Vous le rencontrerez dans le quartier du boulevard Saint-Germain, le café de Flore, qui est requis comme serpent de mer par les journalistes parisiens, est le rendez-vous de ses amis, disciples et curieux ; il n'y vient plus guère que pour des rendez-vous précis, il travaille plus tranquillement dans le cadre plus discret du bar du Pont-Royal, ou chez sa mère avec laquelle il habite maintenant au 42 de la rue Bonaparte, au coin de la place de l'église Saint-Germain, au 4ème étage, ou à la campagne.

Il est petit, porte des lunettes, il est laid enfin, un visage marqué, la bouche est bonne, un peu triste mais ferme, la démarche affairée, la notoriété ne l'a pas changé, toujours autant de plain-pied, l'esprit aussi aigu et mordant, la dialectique aussi brillante, et pas moins généreux que lorsqu'il était un petit agrégé pauvre, aucun soupçon d'embourgeoisement, une volonté d'optimisme et d'engagement qui finiront par rassurer le marxiste et le bourgeois, un humanisme lucide et dur.

\* \*

Nous pouvons dire maintenant ce qu'est l'Existentialisme de Sartre. C'est un Existentialisme athée, (il l'explique lui-même : p. 17 de *l'Existentialisme est un humanisme*). Ainsi son intérêt se porte vers ce qui existe ou plutôt vers l'existence de ce qui existe. Mais que faut-il entendre exactement par cette primauté de l'existence ? La réponse n'est pas simple car l'existence n'est pas un attribut mais la réalité de tous les attributs, exemple : je ne suis pas grande, brune, affectueuse et existante, mais je ne suis

grande, brune et affectueuse que si j'existe. On saisit l'existence dans l'existant, non en elle-même. Dans le vocabulaire classique existe ce qui est réel, des pierres comme des hommes on peut dire que cela est ou existe. Au contraire, dans le vocabulaire de Sartre, exister n'est pas synonyme d'être. Les pierres sont, mais elles n'existent pas. L'existence n'est pas un état mais un acte, exister c'est partir de ce qu'on est (ex) pour s'établir (sistere); chez l'homme seul donc l'existence précède l'essence. « *Cela signifie*, répète Sartre, *que l'homme est d'abord et qu'ensuite il est ceci ou cela.* » Tandis que chez les autres êtres l'essence précède l'existence, ainsi des petits pois et des cornichons : les petits pois s'arrondissent conformément à l'idée de petits pois, et les cornichons sont cornichons parce qu'ils participent à l'essence de cornichons. Mais, dira-t-on, il en est de même des êtres vivants ! car l'essence c'est, pour ainsi dire, le germe. Mais, si l'on admet que, chez l'homme, le déterminisme psychologique n'est pas absolu, c'est qu'il n'en est pas de nous comme des petits pois et des cornichons. L'existence est le privilège de l'homme ; il a une plus grande dignité que la pierre ou que la table. Étant libre, l'homme peut choisir entre les possibles que l'hérédité lui a attribués, d'où une belle formule de *l'Être et le Néant* : « *L'essence de l'être humain est en suspens dans ma liberté* ».

La notion générale de l'existence humaine ainsi posée, là où l'analyse devient riche c'est qu'il y a des modalités de l'existence.

Pour plus de clarté j'en distinguerai trois — trois moments :

la révélation de l'existence  
la défense de l'existence  
l'existence authentique.

Il y a d'abord l'existence des choses. L'Existentialisme est une réaction violente contre le mouvement de pensée qui va de Descartes à Hegel, et il aboutit à la négation de la chose en soi. L'être d'un existant n'est que ce qu'il paraît, c'est-à-dire que le monde brut ne vient à l'existence que par la conscience. Comme le dit Heidegger :

« Je suis l'être par qui *il y a de l'être* » ; avant l'intervention de la conscience le monde se réduit à un chaos absurde ou c'est comme s'il n'existait pas ou plus. C'est en devenant pour moi que le monde reçoit une signification, aussi varie-t-il avec les individus, avec les peuples, avec les époques ; le monde dit objectif apparaît bien différent suivant la place que nous y occupons, et cette place elle-même est essentiellement déterminée par nos projets.

La masse des hommes se concentre sur les objets de ce monde qui conditionnent son bonheur (une maison, de l'argent, une auto, etc.), mais ils sont distraits ou plutôt absents d'eux-mêmes. Ainsi, et malheureusement, la conscience d'exister est fort rare, mais ceux qui parviennent à prendre conscience du fait qu'ils existent en éprouvent un saisissement que provoque cette aventure la plus invraisemblable. L'Existentialisme commence par l'étonnement d'exister. Pascal l'avait déjà dit : « Je m'effraie et m'étonne de me voir ici plutôt que là, car il n'y a point de raison pourquoi ici plutôt que là, pourquoi à présent plutôt que lors. »

Impression contradictoire : d'improbabilité douloureuse, de contingent, d'absurde et, en même temps, conscience de l'être irremplaçable que je suis.

Qu'est-ce que je découvre en moi ? Cet être humain est variable, fragile, capricieux, il ne coïncide pas avec lui-même. Rappelez-vous ce mot de Valéry : « Ce qui n'est pas fixé n'est Rien, ce qui est fixé est Mort. » L'homme est devenir, il peut se détruire pour se refaire autre, il contient un germe de néant, il sent ce vide intérieur qui lui est propre. « *Ce qui compte dans un vase c'est le vide du milieu.* » Sartre n'a cessé dans toute son œuvre de souligner le caractère pénible de cette conscience que l'homme prend d'être un vide. C'est la source même de cette tonalité affective qu'il appelle l'angoisse, l'homme aspire à une plénitude éternelle et paisible des choses, il espère en l'absolu, mais c'est en vain.

Là est le thème sartrien fondamental : l'oscillation d'un extrême à l'autre, du néant à l'être, du vide à la chose. L'emblème le plus naturel de notre conscience

mouvante c'est le liquide, ou plutôt l'intermédiaire entre le liquide et le solide : le visqueux, tout est visqueux. Vous remarquerez la fréquence dans son vocabulaire des termes tels que : figer, empâter, la conscience qui s'engluie, la liberté qui s'enlise, d'adjectifs comme poisseux, de comparaisons avec les bonbons fondants, le caramel mou, la crème qui se prend. Sartre est le peintre de la viscosité humaine, qu'il décrit avec de luxueux détails. Généralement les héros de Sartre sont dans cet état visqueux, soit qu'ils aient la nausée comme Antoine Roquentin ou certains personnages du *Sursis*, soit comme Erostrate ou Garcin qu'ils s'englurent, soit comme Lulu ou Rirette ou Henri : ils adhèrent les uns aux autres sans possibilité de se décoller, soit qu'ils tombent dans la mauvaise foi tel Lucien Fleurier dans *l'Enfance d'un Chef*, et même Electre pourtant pure...

Telle est la signification métaphysique que poètes et philosophes ont souvent imputée à l'Ennui ; l'ennui, la nausée, révèle à l'homme qu'il n'est pas ici à sa place, qu'il serait mieux partout ailleurs que dans ce monde ; ce sentiment d'inadéquation fondamentale d'être étranger ; « *l'Absurde c'est ce qui ne peut pas être déduit* », dit Roquentin dans *la Nausée* (c'est-à-dire ce qui n'est pas nécessaire ou conforme aux principes fondamentaux de la Raison pure). Longtemps la philosophie s'est appliquée à nous en guérir, son objet était justement de supprimer la contingence, de démontrer, comme le faisait Spinoza, que le monde devait être ainsi et ne pouvait être autrement. Au contraire, pour Sartre, le monde est radicalement contingent, sans aucune nécessité logique (cf. passages de *la Nausée*).

Rien ne peut choquer davantage car les hommes se croient nécessaires, ils invoquent leur femme, leurs enfants, leur métier. Et les grands hommes ? S'ils sont nécessaires — à posteriori — pour peupler l'Histoire, rappelons que l'Histoire est contingente (elle aussi) et que, de plus, en supposant tout le genre humain justifié, celui-ci se nourrissait bien avant Parménier, voyageait avant Ford, et faisait la guerre avant le maréchal Foch...

Je viens de penser, de me penser, comme si j'étais seul. Je le suis, mais seul à plusieurs ; à côté de moi vivent des êtres qui partagent ma condition humaine. Il y a dans l'œuvre de Sartre de très belles pages sur ce thème des Autres ; quels sont mes rapports existentiels avec eux ? Il y a d'abord l'Indifférence ; mes semblables me font l'effet d'objets comme les autres, comme cette table : c'est affreux ; ils ne parviennent pour moi à la véritable existence que quand ils existent pour moi. Or personne ni aucun philosophe n'a nié l'existence des autres consciences, le fait d'autrui est incontestable et m'atteint en plein cœur ; mais je le réalise par le malaise ; par lui je suis perpétuellement en danger : tout d'abord je me sens observé, autrui me voit, me juge et se fait une idée de moi non d'après mes projets mais d'après mon corps, d'après ce que je parais ou d'après mon passé ; il fait de moi une chose. Son regard prend possession de moi, telle la Gorgone qui avait le pouvoir de transformer en pierre quiconque la regardait.

Les sociétés humaines restent aux antipodes de cette communauté idyllique, de cette « bergerie fraternelle » à laquelle aspirent certains penseurs sentimentaux, ou même de cette fraternité d'armes, d'idéal, qui se dégage par exemple de certains romans de Malraux. Car l'essence des rapports entre les consciences c'est le conflit ; chacun de nous veut exister : « *Après tout on n'a que soi* ». « *Il n'y a que moi qui suis moi*. » Sans doute autrui me sert, sert à me saisir, sans lui je ne suis qu'une fuite, qu'un perpétuel néant ; ainsi, dans *Huis Clos*, Estelle a besoin du regard d'Inès et de Garcin pour savoir si elle est, et si elle est encore désirable, faute de glace de poche elle fait appel anxieusement à leurs yeux. Autrui me sert de lunette pétrifiante.

Ainsi l'amour ne fait pas exception, il est aussi volonté de puissance ; ou je me fais esclave ou je le fais esclave ; il porte en lui-même le germe de sa destruction. A la fin d'une représentation de *Huis Clos*, le spectateur se retrouve dans la rue, soulagé, délivré de la chambre infernale, il est bien content d'en être sorti, il se sent de nouveau candidat au ciel. « Ce n'est pas ça la vie »,

murmure-t-il tout rassuré, pourtant il répète la phrase de Garcin : « *L'Enfer c'est les Autres* », s'il cesse de s'aveugler, de se jouer une comédie, il sait bien qu'il y a de ces enfers quotidiens puisqu'il faut vivre « ensemble », on essaye de trouver un *modus vivendi*, on essaye de se connaître, on se raconte sa vie, on commence à parler c'est-à-dire à mentir ; même les tentatives d'union dans le désir échouent, Inès dit à Garcin : « Mais oui, serre-la bien fort, serre-la, mêlez vos chaleurs, c'est bon l'amour, hein Garcin, c'est tiède et profond comme le sommeil, mais je t'empêcherai de dormir. » Non, vous ne l'aurez pas cet apaisement comme ne l'ont pas eu les trois damnés de *Huis Clos*, le rideau tombe sur : « *Eh bien, continuons.* »

Il y a entre autrui et moi le choc de deux libertés, d'où les difficultés. Le mariage c'est une sécurité, dit la sagesse populaire. Naturellement, mais l'amour est juste le contraire, le mariage réalise dans le monde la juxtaposition de deux objets, deux intérêts, tandis que l'amour est un choix continué, aimer sa maîtresse c'est à chaque instant continuer de l'aimer. Il n'empêche que, même dans cet infatigable jeu de deux libertés qui ne se soumettent que pour vaincre, il y a dans l'amour ce même désir d'absolu, cette même générosité...

Ainsi, de l'échec ou du désert de l'amour, je suis renvoyé à ma subjectivité, à l'impossibilité de perdre ma solitude dans l'autre. Echec aussi de l'humanisme altruiste, il a ses grotesques comme l'Auto-didacte, il a aussi de brillants avocats tel ce Virgan, esquissé dans *la Nausée* : « Virgan était inégalable, il ôtait ses lunettes comme pour se montrer nu dans sa chair d'homme, il me fixait de ses yeux émouvants, d'un lourd regard fatigué, puis il murmurait mélodieusement : « *Il y a les hommes, mon vieux, il y a les hommes* », en donnant au « il y a » une sorte de puissance gauche, comme si son amour des hommes perpétuellement neuf et étonné s'embarrassait dans ses ailes géantes. »

Chevalier du néant, l'homme offre une vacuité complète, la seule épée de la négation

pend à son côté ! Non, le voilà qui s'inscrit contre certains adversaires. Car peut-on reprocher à Sartre sa franchise d'homme à scapel à qui s'indignait ? Dégoûté de ses personnages, il répondit : *Mais ils sont ainsi*. Il ne prend pas à son compte cette veulerie, cette lâcheté qu'il peint, il la juge. Notre existence est constamment menacée, en particulier par une certaine catégorie d'êtres, ou certaines attitudes d'esprit. En général l'homme fuit sa liberté qui d'ailleurs se dérobe comme l'eau qui coule, il est affolé par la crainte égoïste de son propre néant, il aspire à une existence tranquille, sans responsabilité, il s'empêtre dans les choses toutes faites, il tend à se « laisser vivre », comme l'arbre ou le corail.

Cette évasion est leurre, dangereuse, mauvaise foi. On a déjà défini la mauvaise foi comme le mensonge à soi-même ; le simple mensonge, lui, est cynique, mais la mauvaise foi est l'être lui-même qui nie sa propre vérité : je suis à la fois trompeur et trompé, comme cette femme qui allant à un premier rendez-vous sait bien que tôt ou tard elle devra prendre une décision, mais qui refuse d'en ressentir l'urgence. Les acteurs privilégiés de cette triste comédie humaine ce sont les bourgeois. Ce sont eux qui s'accrochent à leur passé plein et sûr, ils sont contents de leur vie, de leur « expérience », ils refusent le temps, ils se défendent contre la métamorphose, le vieillissement (ainsi les femmes qui ont cessé d'être jeunes et qui se raccrochent, les retraités à qui manque le bureau) ; les bourgeois sont certes, comme le voulait Flaubert, des vaniteux, des maniaques, mais des vaniteux, des imbéciles volontaires, des peureux ; ils croient à la nécessité d'être satisfaits pour échapper à l'anxiété normale de vivre, ils s'agglomèrent pour se fuir, ils s'arrêtent à posséder. Les exemples de ces fuyards de leur liberté sont excellents chez Sartre. Il y a le petit Lucien Fleurier (*l'Enfance d'un Chef* est un document sociologique autant qu'une œuvre littéraire et on comprend qu'il ait attiré à son auteur des haines politiques persévérantes), là le phénomène est saisi dans l'œuf. « ... Il fit quelque pas au coin de la rue des Ecoles et du boulevard Saint-Michel, il se mira dans la

*glace, mais la glace ne lui renvoya qu'une jolie petite figure butée.»*

Il y a dans *la Chambre* le personnage de M. Darbedat et son épouse résignée : le ménage est en alerte, leur gendre (cela lui pendait au nez depuis longtemps à cet intellectuel) n'est-il pas devenu « fou » ? et Eve, leur fille, ne refuse-t-elle pas de le mettre en clinique, le gardant à la chambre malgré les plus raisonnables arguments : « Tu as fait ton devoir, plus que ton devoir, à présent il serait immoral d'insister, on a aussi des devoirs envers soi-même, mon enfant, et puis tu ne penses pas à nous. » En sortant de cette chambre déprimante, M. Darbedat savoure la santé du monde normal : « C'était un beau jour d'automne calme et sans mystère, le soleil dorait le visage des passants. *M. Darbedat fut frappé par la simplicité de ces visages.* »

Il y a *l'Antisémitisme*, dont la peinture revient souvent, qui a peur de découvrir que le monde est mal fait, alors il faudrait inventer, modifier l'homme ; aussi localise-t-il dans le Juif tout le mal de l'univers ; c'est bien plus simple ainsi.

Il y a cette étonnante galerie de portraits de chefs du musée de Bouville, et la promenade dominicale dans la rue Tournebride. (Cf. *la Nausée*).

La liste n'a aucune raison d'être jamais close, dans *les Chemins de la Liberté* voici le frère de Mathieu, Jacques, qui a contracté, après une jeunesse orageuse, un mariage de raison avec la dot de sa femme Odette, et qui essaye d'expliquer à Mathieu le bien-fondé de la politique de Munich, etc.

Nous avons vu Sartre en lutte contre les visqueux, nous venons de le voir en lutte contre les solidifiés.

Il reste tout à faire, *il reste à mener l'existence authentique.*

Dieu est mort, l'homme est Dieu ; l'homme se crée seul, le monde n'a pas de destin sans lui. Sartre s'occupe assez peu de justifier son athéisme, ce n'est pas une attitude hostile, l'angoisse religieuse à la différence de l'humaine ne bat contre rien, elle est sans rencontre, vide de toute

situation. C'est la liberté de l'homme qui fait valser Dieu au néant : dès qu'Oreste a reconnu le fait de sa liberté, Jupiter n'existe plus qu'en paroles de théâtre.

Cette fameuse liberté qu'est-elle ? Infinie, dit Sartre, mais encore ? L'homme est fils de ses œuvres. Mais d'abord, comme la force d'Antée s'écroulait quand il quittait le sol, l'homme perd toute réalité s'il n'est en situation, s'il n'est engagé, et notre moi dépend du monde dans lequel nous sommes insérés et sans lequel nous ne serions rien, nous ne touchons jamais que l'homme et le monde ensemble ou plutôt l'homme dans le monde, comme une totalité. D'autre part il est vrai que je n'ai pas tout choisi : de naître par exemple, pauvre de devenir riche, prisonnier de sortir de prison ; un malingre ne peut choisir d'être fort de la halle, et un illettré de quarante ans d'être académicien. Il est rare que les impasses soient totales. Il y a une certaine indétermination individuelle ; nous sommes des hommes, déterminés certes, mais quel homme serons-nous ? De cela je suis libre et responsable, non par une liberté d'indifférence ni par une révolte anarchique, la vraie liberté exécute, elle est une conduite (même l'absence d'action, le refus, est encore une action), elle est une création continuée. Rares sont ceux qui savent cela, qui existent authentiquement, la masse menée par le « on » ne fait pas de choix véritable ; or il faut choisir, se choisir, seul et indéfiniment. « *Je voudrais ne tenir que de moi-même* », dit Daniel dans *l'Age de Raison*. Mais choisir quoi ? comment ? C'est là que la vie est dramatique et noble. L'homme avance dans la vie comme dans une nuit sans étoiles, sur un chemin bordé de précipices. Mais, direz-vous, il n'a qu'à attendre le jour ? Il ne le peut car le jour ne viendra pas sans lui, et ne pas opter c'est laisser au hasard le soin de décider. Il faut choisir sans aucune norme, ni principe : critère a priori ; dans une philosophie essentialiste tout est si simple : il y a Dieu, ou les Idées, ou les tabous. Tandis que le choix « profond », sans point d'appui, ne fait qu'un avec la conscience que j'ai de moi-même — avant, rien — quand la volonté intervient la décision est déjà prise, elle n'a d'autre valeur que celle d'une annonciatrice. « *Ainsi on ne fait pas ce*

qu'on veut et cependant on est responsable de ce qu'on est », c'est l'unique source de la grandeur humaine, mais c'est une malédiction : on est « condamné à être libre ».

On conçoit qu'une pareille élaboration des valeurs ait fait naître dans les esprits certaines inquiétudes, mais qu'y a-t-il de si difficile à concevoir une création des valeurs ? L'homme invente des valeurs sous l'impulsion de son « incertitude essentielle » ; par une libre construction, ou un jaillissement, il établit un système moral qui, né de la solitude, ne nous entraîne cependant pas à l'immoralisme.

La preuve, c'est le sentiment de responsabilité inhérent à cette conscience de liberté ; cette preuve n'est pas nouvelle en philosophie, mais, pour Sartre, la responsabilité de l'homme s'étend bien au delà de ce qu'il a pu librement choisir. *Je suis responsable de tout*, « aussi profondément responsable de la guerre que si je l'avais moi-même déclarée ». Chacun de mes sentiments, de mes pensées, de mes attitudes, de mes actions a une répercussion indéfinie, et la somme de ces responsabilités change à chaque instant le visage du monde, exemple : « J'ai choisi de réprouver la débâcle de 1940, il n'était pas essentiel de connaître la honte ; de l'avoir lavée c'est avoir agi librement ». Sartre saisit ainsi dans le vif la responsabilité de l'écrivain, on ne peut pas tirer son épingle du jeu : « On regrette, dit-il, l'indifférence de Balzac devant les journées de Juillet 48, l'incompréhension apeurée de Flaubert en face de la Commune, on les regrette pour eux, il y a là quelque chose qu'ils ont manqué pour toujours. Je tiens Flaubert et Goncourt pour responsables de la répression qui suivit la Commune parce qu'ils n'ont pas écrit une ligne pour l'empêcher. »

Bien des héros de Sartre sont sursitaires, ainsi Roquentin, ainsi Mathieu, etc., c'est-à-dire que l'avenir est devant eux, ils sont occupés au préalable balayage. Mais dans *les Mouches* Sartre a magnifiquement mis en scène cet accès à la vie authentique dans la permanence de l'angoisse. Oreste, arrivé jeune et simple, bien élevé dans la vieille morale dogmatique par le Pédagogue, peu

à peu s'éveille à lui-même, il se cherche puis il rejette les exhortations à l'obéissance aveugle, au dévouement à une mystique solidifiée, il va suivre son chemin : « Je suis libre, Electre, la liberté a fondu sur moi comme la foudre », et du coup il va délivrer les Argiens de la tyrannie qui les obsède, et dans le dialogue final Jupiter décrit les souffrances de l'homme authentiquement libre (cf. *les Mouches*, acte III, scène II), et, tel le joueur de flûte qui délivra la ville des rats en les emmenant à sa suite, Oreste, le héros, le juste sartrien, prétend délivrer les hommes de leurs fardeaux. Y réussira-t-il ? Sans doute Oreste ne se repentira jamais. Mais ces questions à posteriori ne sauraient diminuer en rien la beauté, la force des symboles.

Sartre, que l'on dit nihiliste, le voilà parlant bien de l'Absolu, de cette liberté absolue qui se manifeste par exemple dans la mort, le seul acte pour lequel personne ne puisse se substituer à moi ; ou qui se manifeste aussi dans des actes de la vie pure : personne ne peut aimer pour moi ni comme moi, Mathieu (cf. *le Sursis*, p. 276) ressent ce sentiment d'une hyperpuissance.

\* \* \*

J'ai dit, au début, que je n'entrerais pas dans les querelles faites à l'Existentialisme. Il nous est facile cependant de voir que ses deux principaux adversaires sont les catholiques et les marxistes. Sartre leur répond longuement, sans cesse, sans perdre l'espoir de se faire comprendre (cela surtout dans ses articles et au micro). Les seules discussions intéressantes doivent se placer sur le seul terrain philosophique. Or les objections les plus fortes viennent des rationalistes. Un autre jeune philosophe français, Alquié, lui reproche avec scrupule et intelligence de passer sous silence les principes de la Raison — mais c'est là justement ce que refuse Sartre ! Il fait remarquer que dans la pièce de théâtre *la... Respectueuse*, lorsque le sénateur explique à Lizzie que la vérité selon laquelle le nègre ne l'a point violée est une vérité du premier degré et qu'à cette vérité (la vraie vérité) on doit préférer les vérités supérieures (deuxième degré) incarnées par

la nation américaine qui réclame que le plus utile d'entre deux hommes soit sauvé, la salle entière est bien persuadée que c'est Lizzie disant : « Je ne veux pas mentir » qui incarne le point de vue moral. Car la vérité est la vérité et ne saurait être subordonnée à l'utile. Sans doute Lizzie se laisse-t-elle fléchir à regret, car une fille n'est jamais longtemps kantienne, mais Lizzie est bien kantienne un instant et seul le kantisme lui aurait permis de résister à la morale hypocrite et conformiste du sénateur, comme seul il permet de résister à cette subordination de la morale à l'Histoire, chère à tous les politiques et qui nous menace toujours.

Quoi qu'il en soit, J. P. Sartre vient de nous soumettre au plus rigoureux des traitements homéopathiques. On peut admettre qu'à l'heure actuelle un philosophe écrivain vienne affirmer : « Nous autres, nous ne voulons rien manquer

de notre temps, peut-être en est-il de plus beaux, mais c'est le nôtre et nous n'avons que cette vie-là à vivre, que ce combat à mener » ; vienne dire que l'idéal des individus ne consiste pas à se confondre avec une image d'Épinal, que tous les hommes sont égaux devant la liberté mais avec tout le tragique qui lui est inhérent car il s'agit pour eux de la mériter ; qui a placé l'homme en face de son néant, depuis des siècles il cherchait sa justification et on lui dit aujourd'hui très simplement qu'il est injustifiable. Cette vérité apocalyptique n'est pas sans ressemblance avec cette découverte qui donne à l'humanité le moyen de son propre suicide. Plus la science avance plus la responsabilité humaine devient accablante. « La guerre, en mourant, laisse l'homme nu, sans illusions, abandonné à ses propres forces, ayant enfin compris qu'il n'a plus à compter que sur lui. »

**H. COMPEROT.**

---

# L'Âme de l'Éducateur <sup>(1)</sup>

Conférence de

**M. Emile Namer**

Docteur ès lettres

*Donnée à Alexandrie, sous les auspices de l'Atelier, le 30 avril 1947*

Mesdames,  
Messieurs,

L'Atelier a demandé une conférence qui serait, non pas l'étude d'un problème philosophique, dans lequel on pourrait s'essayer à de subtiles analyses, mais un message direct, et un message sur l'éducation. Sachant bien le danger, dès qu'on vit en vase clos, de se prendre au sérieux, on a d'abord été effaré, et on a obtenu deux jours de sursis pour donner une réponse. Enfin, on a accepté la formule, parce qu'en y pensant bien on a reconnu qu'après tout, chacun de nous, si obscur fût-il, et dans le cadre étroit de ses occupations, pouvait apporter la bonne nouvelle.

Dans une causerie donnée autrefois sous les auspices des Amis de la Culture Française (2), on avait déjà parlé d'une expérience pédagogique et décrit certains moyens employés. Comment déterminer les causes d'insuccès scolaires, comment créer l'émulation au travail, comment assurer des conditions d'ordre matériel et intellectuel, comment vaincre les préjugés paralysants, quels sont les adjutants de la mémoire et de l'intelligence, enfin comment



M. ÉMILE NAMER

apprendre à travailler? C'étaient des recettes sur la manière d'étudier et de prendre des notes, de tirer parti de ses observations, de son attention et du rythme de sa mémoire, d'éduquer sa volonté et son caractère dans le cadre même d'une banale préparation au baccalauréat.

L'âme de l'éducateur était déjà supprimée sous cet aspect technique qui en était comme une expression. Aujourd'hui, c'est elle, cette âme, qu'on voudrait saisir,

et seulement dans une de ses dispositions les plus secrètes. Les procédés enseignés par une pédagogie qui devient de plus en plus scientifique sont certes des plus précieux, mais, outre qu'il s'agit d'une discipline encore jeune, cette pédagogie n'aurait qu'un effet bien limité, si elle ne se rattachait directement à une certaine attitude de l'éducateur.

Cette attitude, cette disposition, qu'on désignera par « volonté de fraîcheur », à défaut d'un meilleur vocable, voilà ce qu'on tentera de déceler chez l'éducateur dans le sentiment de ses responsabilités, dans son souci de toucher l'âme de l'enfant, dans son courage quotidien, enfin dans le

mouvement et les rebondissements imprimés aux idées pédagogiques.

### La responsabilité de l'éducateur.

On ne parlera pas ici, et à dessein, de l'influence qu'un maître exerce sur ses élèves, des répercussions sociales et morales que chacune de ses réflexions, chacun de ses gestes, et de ses sourires, et de ses silences peuvent avoir sur eux, de leurs conséquences imprévisibles dans des âmes encore informées ; ni de tout le respect dont il faut les entourer, quand on est conscient de sa responsabilité. C'est un grand problème qui devrait faire, à lui seul, l'objet d'un examen très sérieux, qu'on n'aborde pas pour cette fois. Il s'agit tout simplement des tâches les plus humbles.

#### *Les devoirs à corriger.*

L'une de ces tâches est la correction des devoirs. Il ne s'agit même pas de la manière de corriger une rédaction, par exemple, pour que l'élève en profite, et s'il faut réellement proposer d'autres idées, reprendre une tournure, modifier le plan, ajouter un « p » à appeler et supprimer un « c » à acompte ; ou, au contraire, s'il n'est pas préférable de souligner cette faute, de suggérer une règle sans l'énoncer, de donner une orientation sans la définir, et tout cela en tenant compte du niveau de la classe et du niveau de chaque élève. Ce sont là encore d'autres problèmes, et très importants, qui doivent se poser, mais qu'on n'envisage pas non plus dans l'étude présente. Il est question seulement de l'âme qui préside à ce travail.

Que de fois n'a-t-on pas entendu ces mots prononcés par des professeurs sérieux : « Quel poison ! J'ai trente copies à corriger ». On le sait bien, l'homme n'est ni ange, ni bête, et il y a des risques, n'est-ce pas, à vouloir faire l'ange. On se garde bien de montrer de l'indignation devant tel professeur qui a quelque peu négligé son travail au cours des dernières semaines ; on a connu et on admet de telles défaillances ; on ne se sent pas qualifié pour jeter la première pierre.

Cependant, en considérant le problème dans son ensemble, on s'aperçoit que les corrections ne deviennent une corvée que

si on les aborde sans joie. Eh, direz-vous, le moyen de s'intéresser à ce cancre qui oublie toujours la ponctuation ou qui continuera à vous dire dans son jargon : « Marie sympathise beaucoup sa voisine de classe », bien qu'on l'ait mis en garde si souvent contre l'emploi défectueux d'une telle expression.

Oui, là est le paradoxe. Il faut s'intéresser à son travail, précisément pour ces cas qui semblent rebelles.

#### *Une étrange épreuve.*

Dans un institut parisien de psychologie, les élèves, — ingénieurs, médecins, prêtres, professeurs, étudiants, — étaient soumis à une épreuve amusante. Il leur était demandé de réfléchir pendant vingt minutes sur le sujet qui leur paraissait le moins intéressant, choisi dans une liste contenant une dizaine de sujets, tels que : le problème du bimétallisme, la fabrication des chaussures cloutées, les routes sans poussière, que sais-je ? Les élèves devaient ensuite donner le résultat de cette réflexion et dire ce qu'ils avaient éprouvé au cours de cette méditation. L'enseignement qui se dégage de cette étrange épreuve, portant sur plusieurs centaines de cas et assumant de ce fait une valeur objective, défie tout pronostic individuel. Une proportion réellement impressionnante d'élèves qui n'avaient cependant ni concours à passer, ni classement public à redouter, qui suivaient les cours simplement pour augmenter leur rendement professionnel, ont avoué qu'ils n'ont pas trouvé de sujet ne présentant aucun intérêt et que, les premières minutes pénibles passées, ils ont été pris entièrement par leur réflexion. La plupart d'entre eux tenaient à continuer la réflexion commencée et consacraient des heures à un travail qu'on ne leur demandait pas.

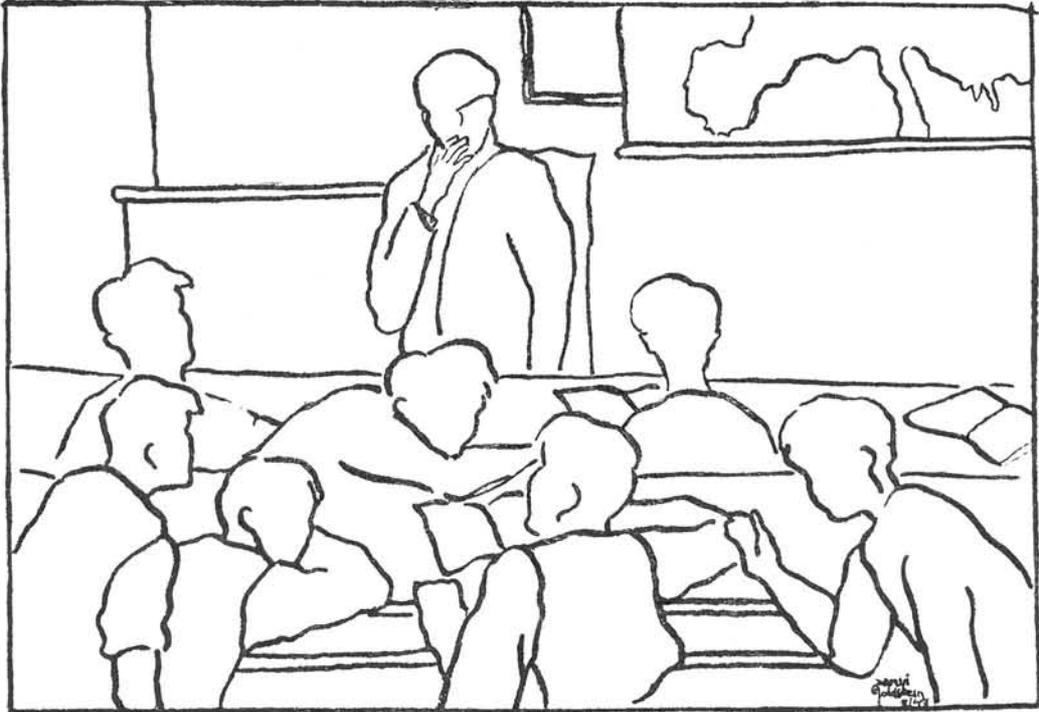
C'est que l'effort sincère crée l'intérêt qui, à son tour, soutient l'effort. Dans le cas des corrections, l'éducateur doit aussi, dans un effort gratuit, trouver l'intérêt qui semble absent au premier abord ; en particulier, il ne doit jamais perdre de vue qu'il s'agit d'un problème psychologique, surtout d'un problème humain, et qu'il ne trouvera sa joie aux corrections que dans la mesure où il s'y appliquera avec conscience.

— « Mais les élèves ne lisent même pas ces corrections. » « A vous d'inventer le biais pour que ces corrections soient profitables. »

— « Mais il y a une telle disproportion entre la peine du maître et le profit de l'élève. L'élève vous use jusqu'à la corde par sa force d'inertie. » « C'est possible,

bouffis de sommeil, et ensuite jouer la comédie de l'attention et de l'autorité. Les enfants sentent bien que quelque chose ne va pas aujourd'hui et ils se relâchent. Les enfants, vous ne les trompez pas : ils ont une intuition admirable.

Enseigner aux enfants à devenir indépendants ? Exalter ce qu'il y a de meilleur



Le monde où l'on s'ennuie.

c'est encore un problème humain. On ne parlera même pas du fait qu'on est payé pour cela, car dans l'enseignement on donne toute son âme, et cette âme est incommensurable avec les unités monétaires.»

#### *Un professeur qui a sommeil.*

Le sens de la responsabilité chez l'éducateur s'étend aux actions privées qui ont des répercussions très grandes sur le travail. Que diriez-vous d'un professeur qui veille une ou deux nuits par semaine pour se distraire, alors que le lendemain, à la première heure, il doit donner son cours et avoir une classe vivante ?

Lorsqu'on prétend stimuler l'esprit des enfants, on ne peut venir en classe les yeux

en chacun d'eux ? Former des personnalités ? Donner un exemple ? Exercer une action ? Mais comment, si le professeur ne sent pas lui-même toute sa responsabilité ?

#### *Le monde où l'on s'ennuie.*

Pour certains, l'enseignement est devenu le monde où l'on s'ennuie ; au point de se laisser surprendre, au cours d'une lecture d'élève, dans un état qui n'est pas éloigné de la torpeur. Non pas parce qu'on n'a pas assez dormi, mais parce que le travail n'intéresse plus. C'est la période, hélas, bien triste ! où le professeur ne se sent plus stimulé. Il justifie son assoupissement et dégage sa propre responsabilité en s'en prenant aux conditions extérieures. On le voit bien lorsqu'il vous dit que ses élèves

ne sont pas intéressants parce qu'ils n'ont pas la formation voulue, et qu'ils sont tout juste capables d'apprendre par cœur la partie dictée du cours ou le résumé du manuel. On le voit bien aussi lorsqu'il se décide à faire un effort pour tel auditeur de marque ou pour tel inspecteur de passage qui pourrait le juger.

Dans ce cas, l'âme du maître dépendrait de celle de ses auditeurs, et cela est en partie exact ; mais n'est-ce pas le contraire qui devrait être ?

Il serait intéressant de savoir si, en se dépensant davantage et pour le même prix, on ne trouverait pas un intérêt, et si ces élèves qu'on traite de si haut ne sentiraient pas quelque chose de nouveau et n'apporteraient pas ainsi le stimulant que l'on cherche.

Quand on n'est pas heureux d'entrer dans sa classe, quand on s'ennuie à l'idée de reprendre le « collier », il faut se demander si on apporte à cette classe, ce jour-là, le résultat d'un effort créateur, si l'on a repris et repensé telle leçon de grammaire ou d'explication de texte qu'on connaît si bien et qu'on a répétée, toujours la même, pendant tant d'années, si, en un mot, on s'est donné entièrement à son travail.

Qu'on ne parle pas des satisfactions de l'éducateur ; elles sont peut-être maigres ; qu'on parle même, si l'on veut, de ses tourments. L'essentiel, c'est qu'on ne parle pas d'ennui, et que le travail ne soit pas une corvée nécessaire et qu'on accomplit sans conviction, parce qu'elle constitue le gagne-pain.

### Comment toucher l'âme de l'enfant.

L'expérience a montré, et le bon sens et la logique le viennent confirmer après coup, que tout enseignement qui ne part pas de l'enfant lui-même et qui n'en est pas le prolongement naturel est condamné à être livresque, extérieur, stérile, inassimilable en profondeur, et dangereux même pour la personnalité de ceux qu'on est chargé d'instruire.

Une leçon quelconque doit partir des réactions de l'enfant, et s'insérer, et se fondre dans son activité, et ne pas se présenter comme une intruse. Qu'il s'agisse

de grammaire, de mathématiques, de littérature ou de leçon de choses, le professeur doit trouver le joint entre l'esprit de l'enfant et ce qu'il s'agit de lui enseigner. En d'autres termes, la connaissance ne se donne pas toute faite. Elle se fait devant vous, dans un esprit que vous avez provoqué. La leçon proprement dite n'est que la conclusion et la formulation de quelque chose de senti et de vécu. Et c'est dans le cadre de l'organisation scolaire habituelle et des programmes officiels que vous réalisez ces conditions, — on le dit pour arrêter toute objection préalable. Le succès de cette attitude, si caractéristique de l'éducateur, dépend à la fois du souvenir des difficultés éprouvées quand on était jeune et de l'observation attentive et sympathique des réactions des élèves : bref de l'intuition qu'on a de l'âme de l'enfant, à toutes les phases de son développement.

### *Le leçon de grammaire.*

Supposons qu'au cours d'une leçon vous vouliez expliquer l'emploi de l'infinitif dans la proposition infinitive. Le professeur a déjà recueilli dans les rédactions des élèves assez d'exemples défectueux de cet emploi. Trois élèves, représentant trois équipes de la classe, vont au tableau. Chacun, et dans la colonne qui lui est réservée, écrit une phrase incorrecte recueillie dans les devoirs. En voici une : « Le réveille-matin a sonné à sept heures pour aller à l'école. » Déjà des élèves sourient. Ils se sont reconnus, Le choc est là. Qu'a-t-on voulu dire par cette phrase ? Qui fait l'action de sonner ? ce n'est pas « moi ». Qui va à l'école ? ce n'est pas le réveille-matin. Alors ? Alors il faut indiquer le sujet de chaque verbe.

L'élève a compris, mais du dedans ; il n'a pas retenu une règle, il l'a dégagée en opérant sur un matériel qui est sien, en suivant une manière qui lui est propre, en s'exprimant dans un langage qui lui est familier (3).

Piquons la curiosité de la classe et mettons en accusation des phrases d'écrivains célèbres pour exercer la malignité des enfants qui se réjouissent toujours à la vue du gendarme recevant des coups de bâton.

Voici une perle de Mme de Sévigné : « J'ai invité M. de Coulanges et sa fille pour me dire adieu. » Et une autre : « M. de Luçon est cardinal : la proposition était assez avantageuse pour la recevoir agréablement. »

Ils savent maintenant le pourquoi et le comment de la correction. Ce n'est pas Mme de Sévigné qui dit adieu, ce n'est pas la proposition qui reçoit agréablement. Quelques exercices individuels ou en équipes, et la règle est assimilée. Et, pour que la règle devienne habitude, invitons l'élève à justifier dans ses devoirs de français l'usage qu'il fait de l'infinitif. De sorte que toute rédaction est désormais suivie d'un exercice de grammaire que la classe a intérêt à rendre aussi bref que possible. On ne supprimera pas les défaillances, on retrouvera des oublis, mais on aura créé les conditions les plus favorables.

#### *La leçon sur La Bruyère.*

Toucher l'âme des enfants... Ce que l'on dit de la grammaire, on pourrait à plus forte raison le dire de la littérature. Il est difficile de faire vivre La Bruyère dans une âme de quatorze ans. Comment le recréer en elle, y trouver les dispositions intimes qui, par leur exercice naturel, s'épanouiront et fleuriront dans cette pensée ? Par surcroît la classe, ce jour-là mal disposée, est froide, maussade, presque hostile ; elle voudrait plutôt une heure d'étude pour avancer telle révision. Qui n'a pas connu cette situation ne sait pas les angoisses de l'éducateur. C'est dans ce désarroi même que le professeur cherchera le point de contact entre La Bruyère, qu'il n'ose pas encore nommer, et l'âme de l'enfant. Et, ayant saisi quelques réactions caractéristiques, il en profitera pour dessiner une silhouette morale, précisément celle d'un type dominant de la classe. Les élèves sourient, ils se regardent, ils se sont repérés ; le jeu les amuse ; le silence s'est fait dans le rire. Ils attendent la suite. Le professeur n'est plus inquiet. Il a créé l'atmosphère ; les cinq premières minutes, loin d'être perdues, ont assuré le succès de l'entreprise. On a trouvé le contact, on aborde le sujet dans une perspective qui se présente comme le prolongement d'un mouvement spontané.

On n'a pas le choix, on ne peut plus sortir de sa poche un cours bien conçu, mais sans attache avec le présent ; on mutilerait cette vie qu'on a insufflée. Il ne reste plus qu'à dégager avec ses élèves l'explication de leurs sourires et à leur montrer sur quelques *Caractères* de La Bruyère, qu'on leur lira comme en s'amusant, la vérité beaucoup plus riche et beaucoup plus profonde de certaines observations. Ils le sentent bien, ces enfants terribles dont les visages s'illuminent de plus en plus et dont les silences gonflés de sève semblent vouloir éclater sous la pression des souvenirs personnels et des réflexions malicieuses.

Mais suffit-il d'avoir si bien observé pour intéresser les autres ? Vous aussi, dans cette classe, vous avez observé des Arrias et des Gnaton, sans quoi vous ne ririez pas comme vous le faites ; mais comment La Bruyère s'y prend-il pour rendre la vérité de ces observations, pour faire que ce soit votre propre vie ? Voyez plutôt les procédés qu'il met en œuvre. Reprenez le texte, suivez-le pas à pas... Ainsi l'éducateur fait sentir aux élèves que tel problème littéraire est leur problème, non par des titres et des sous-titres, mais par des exemples heureux et pris sur le vif dans leur existence d'écolier.

Que restera-t-il de tout cela ? Il restera une âme, il restera une curiosité, il restera une communion entre un grand homme et un petit enfant, il restera ce sentiment encourageant que La Bruyère ne leur est pas étranger.

Mais cela ne suffit pas pour un examen, pour un programme. Il faudra définir des cadres ; seulement ces cadres ne seront plus des clichés imposés artificiellement et que les élèves doivent retenir sous peine d'échouer. Ils ont vécu la réalité dans toute sa richesse ; et il s'agit maintenant de la déterminer intellectuellement, dans ce langage clair et communicable. Les dernières minutes de l'heure seront consacrées à cette tâche.

Des spécialistes de La Bruyère pourront dire des choses remarquables : ils ne toucheront pas ces enfants. Qu'il s'agisse de lettres, de sciences, de grammaire ou d'histoire, c'est toujours de la psychologie que l'on fait.

*Le côté anecdotique et les exemples.*

Il y a dans tout enseignement un côté anecdotique, un aspect pittoresque qui constitue pour l'éducateur une source inépuisable de climats dans le sens que l'on vient d'indiquer. Si, dans une première leçon sur les courbes représentatives des fonctions algébriques, vous ne créez pas ce climat, l'élève se demandera à quoi elles peuvent bien lui servir, et inconsciemment il les rejettera comme un élément étranger. Mais ne s'est-il jamais demandé comment tant de trains circulent sur une même ligne à des vitesses différentes et comment tel train parti le dernier arrive le premier, comment tout est réglé une fois pour toutes sans qu'aucun accident ne se produise ?

Que l'on explique, que l'on expose, que l'on démontre, il faut toujours que la vérité soit sentie pour que l'explication trouve un écho chez les auditeurs. On a étudié les dérivées en mathématiques, on les a appliquées, on a résolu des problèmes, on a passé à peu près convenablement des examens et on n'a pas compris les dérivées. On en a seulement pris l'habitude. C'est cela qu'il faut éviter. Rien n'avait préparé l'élève à comprendre cet étrange mouvement de la pensée, le plus profond sans doute et le moins facile à déterminer et à saisir.

Lorsqu'on explique une matière d'enseignement, il faut multiplier les exemples jusqu'à ce qu'on aperçoive l'étincelle, jusqu'à ce que l'élève découvre dans son expérience vécue la signification intime d'une démonstration. Des réactions révèlent que la nouvelle idée ne demeure pas extérieure, mais est assimilée, plus qu'intellectuellement, par la personnalité tout entière, qu'elle est incorporée dans la sensibilité, l'action, la vie de ces enfants. Les visages alors s'illuminent.

*La comédie en classe et l'interprétation d'un auteur.*

Il y a mille façons d'éviter que l'explication ou la démonstration demeurent étrangères aux enfants. S'il faut leur parler d'une œuvre de Molière, ne vous amusez ni à leur exposer les qualités de Molière, ni à analyser les caractères des

personnages, ni même à lire la pièce en vous arrêtant «aux bons endroits» et à vous exclamer avec des « Ah ! » sur la beauté de telle tirade. Car l'élève est capable, hélas ! de retenir ce que vous dites et même de le resservir à l'occasion. C'est du mauvais travail. Que faire ?

Les élèves aiment la comédie : donnez-leur à jouer une scène. Que chaque équipe distribue les rôles entre ses membres. On verra bien quelle est celle qui donnera la meilleure représentation au jour fixé.

Est-il besoin de dire le succès de ces représentations en pleine classe, et comment le jeu de chaque équipe est pour une autre équipe un exemple à suivre, ou à rejeter, ou à corriger ?

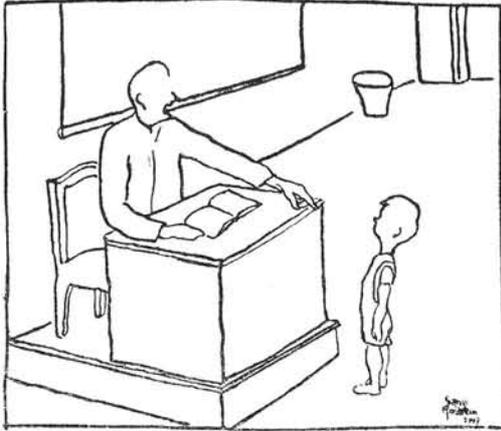
Est-il besoin d'ajouter que les élèves qui protestent généralement pour étudier de long textes par cœur et qui s'indignent quand c'est de la prose ont accepté, ont réclamé des scènes entières ? Ne sortons pas du sujet, bien que tout se tienne quand il s'agit de l'âme ; le problème était d'expliquer Molière dans l'une de ses œuvres ; qui ne voit que la qualité du jeu, le sérieux avec lequel chaque élève exprime tel ridicule et tel travers, le naturel difficile avec lequel il essaye de rendre l'idée fixe de toute cette pauvre humanité, constituent une expérience intérieure, qu'il suffira d'explicitier, de traduire en notations, qui, encore une fois, ne s'appliqueront pas de l'extérieur, mais jailliront de l'intimité d'une jeune pensée, comme une forme naturelle ?

*Ceux qui sont avares de leur âme.*

Multiplier les exemples, a-t-on dit, jusqu'à trouver celui qui fera écho à une expérience vécue. Cela suppose que vos exemples mêmes sont tirés de votre propre substance, de votre contact quotidien et même tout récent avec les hommes et les choses, avec vos lectures aussi ; que vous apportez, non des remarques intellectuelles, mais vos attitudes, vos réactions, vos sentiments tout frémissants de vie.

Le « moi » est haïssable ; mais il ne s'agit pas d'un moi qui s'étale pour se complaire dans ce spectacle ; il s'agit d'un moi qui se donne.

Il y a des gens qui sont avares de leur âme, peut-être par pudeur ou par timidité, mais le plus souvent par sécheresse de cœur ou par un orgueil fait parfois du mépris de ceux qu'ils dirigent. Un éducateur



Comment toucher l'âme de l'enfant.

est un enfant prodige ; ce qu'il a, il doit le distribuer et même le gaspiller.

### Courage et goût de l'effort.

*Le cours préparé une fois pour toutes.*

Ce sont là quelques aspects de cette disposition de l'éducateur à toucher directement l'âme de l'enfant et à aimer la vie sous toutes ses formes ; cette volonté de fraîcheur suppose de la part de l'éducateur le courage et le goût de l'effort.

C'est une chose bien connue de l'éducateur qu'il ne doit jamais entrer en classe sans avoir préparé son cours et prévu les devoirs ou les leçons des élèves. Si vous devez hésiter ou tâtonner en classe sur ce que vous allez enseigner, si vous êtes obligé de lire ou de faire lire la leçon pour en prendre connaissance et l'expliquer ensuite, vous courez bien des risques, non seulement d'ennuyer la classe, mais de vous ennuyer vous-même.

Mais il y a quelque chose d'aussi dangereux peut-être pour l'âme de l'éducateur, et c'est le cours préparé une fois pour toutes. Quand il s'agit de la vie, on ne peut ad-

mettre ni qu'on se lise, ni qu'on se répète. Certains professeurs ont réglé pour l'éternité leur cahier de préparation ; ils retrouvent d'année en année les mêmes explications, les mêmes exemples, les mêmes sujets de compositions, les mêmes devoirs. Est-il possible pour le professeur de s'intéresser à un tel cours, et d'y intéresser les élèves ? Sans doute, le caractère même du professeur donnera à cette monotonie une allure différente, mais le danger est là qui guette l'âme de l'éducateur. Si l'on a pu soutenir le paradoxe sur le comédien et dire que le bon comédien est celui qui a éprouvé, mais qui n'éprouve plus rien dans le présent, peut-on en dire autant de l'éducateur ? N'y a-t-il pas quelque chose qui le diminue et qui, par conséquent, diminue son action, à jouer la comédie de la sincérité, de la foi, de l'enthousiasme, — et cela dans la meilleure hypothèse ?

Car ce qui arrive dans des cas très fréquents c'est que le cours, devenu habituel, perd de sa vertu formative, n'inonde plus l'âme des enfants, se transforme en un rite sans signification et sans charité. Mais il y a pire ; le cours lui-même s'atrophie, s'ameunisse, se dessèche, perd, avec l'usure du temps, ses fleurs et ses fruits.

Chaque matin, en passant par la plage de Moustapha, on peut apercevoir le cadavre d'un pauvre chien. Il est là depuis deux mois : le premier jour il était gros et important, il avait de l'allure ; mais depuis il a diminué progressivement ; on ne voit pas de décomposition ; le corps semble entier ; mais il devient de plus en plus étriqué, ratatiné, desséché ; ce n'est plus que le schéma d'un chien.

On peut faire la même constatation pour certains cours dont on a conservé des notes ; au début ces notes suggéraient des idées et des sentiments, un organisme riche. Au fur et à mesure que les années passent, on dirait que ces notes se vident de leur substance et qu'elles se réduisent à elles-mêmes.

Mais quand bien même on aurait écrit tout le cours dans une forme complète et définitive, avec des cadres rigides et des exemples précis, le danger n'en serait pas moins écarté pour l'éducateur que pour les élèves.

Un examinateur avouait récemment, avec désespoir, combien il lui était pénible de retrouver dans quarante copies les mêmes idées, les mêmes plans, les mêmes exemples. Quelle tristesse quand on songe qu'il s'agissait de poésie ou de philosophie, d'un domaine où l'âme doit rester le plus inventive.

*Jamais deux fois le même cours.*

Un éducateur véritable ne fait jamais deux fois le même cours ; il repense chaque leçon et la transforme ; ce qu'il dit n'est pas seulement nouveau pour ses élèves ; c'est nouveau aussi pour lui-même. D'une année à l'autre, il a acquis des expériences, il a noté des réactions, il a lu des livres. La préparation de sa leçon consiste à apporter ce ferment de vie, ce progrès, sans lequel le corps se dessèche. Pendant la même année scolaire, et dans la période réservée aux révisions, il est toujours possible de présenter les problèmes étudiés d'un point de vue différent, au lieu de se répéter sous une forme succincte et de plus en plus squelettique. Ainsi, la révision devient une utilisation intéressante, le stimulant d'une meilleure assimilation.

*Mais il faut du temps pour se renouveler.*

Quel travail s'il faut constamment préparer ses leçons ; et quand on consacre ses matinées à donner des cours, une partie de ses loisirs à corriger les devoirs, une partie à des obligations professionnelles, on se sent épuisé et on ne demande plus qu'à se distraire.

Et qui a jamais prétendu que l'éducateur doit s'enfermer dans ses livres, et, s'il rencontre des collègues, ne parler qu'un langage de boutique ? L'incapacité de se détacher de son travail est une faiblesse intellectuelle. Ce serait tourner le dos au but que l'on poursuit et qui est de demeurer jeune en se renouvelant et en écartant tout pli professionnel, qu'il s'agisse des vêtements ou des attitudes.

Sans doute est-il nécessaire de ne pas ignorer que telle question a reçu une solution nouvelle et de poursuivre sa culture en dehors de sa spécialité. On n'en a peut-être pas tout le temps voulu. Mais est-ce une raison pour ne rien faire ? Et ne peut-on

s'enrichir, se transformer, sans cette masse écrasante de lectures ? Dans le repos, dans les distractions, dans les menus riens de la vie quotidienne, ne pouvez-vous vous alimenter ?

Quand on aura pris l'habitude et favorisé la disposition de penser sa vie, une partie de pêche, une promenade, une conversation banale, un parcours en tramway, une attente chez le dentiste, vous apportent d'eux-mêmes, sans que vous fassiez effort, sans que vous y preniez garde, sans que vous cessiez de vous amuser ou de vous reposer, toute une moisson de remarques fécondes et de réflexions personnelles.

*Le bridge et l'immortalité.*

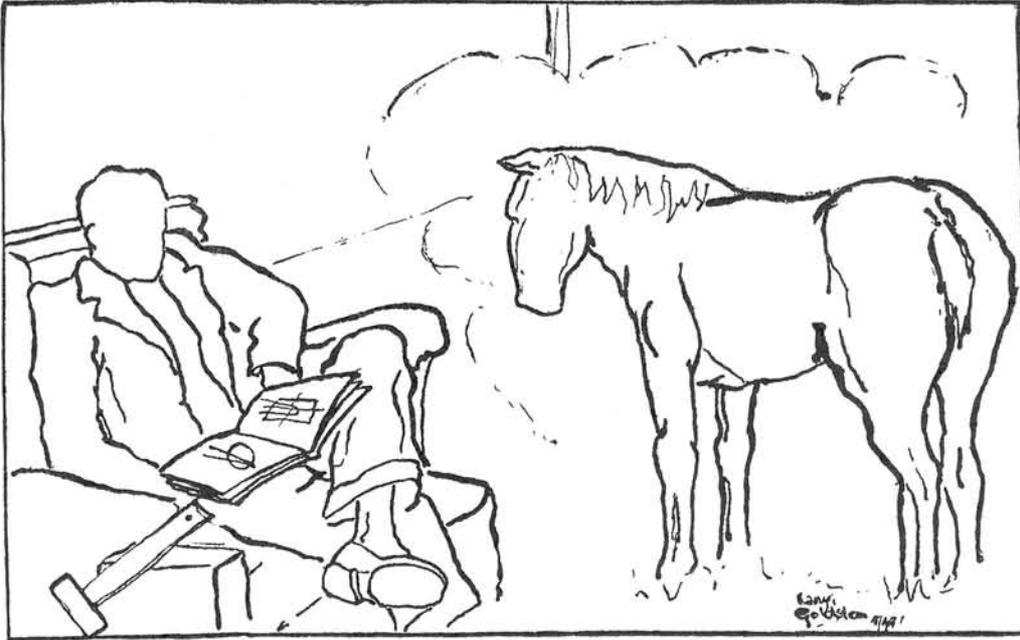
Entendons-nous : ce n'est pas dans l'intention prétentieuse d'observer et de juger qu'on va dans le monde et ce n'est pas dans un esprit critique qu'on accepte de prendre un verre avec un camarade. Non. Perdican a beau être docteur et savoir le latin, il sait vraiment s'amuser dans les jeux les plus simples, au risque de scandaliser Mme Pluche. Mais il bénéficie, sans s'en douter, de tout ce qu'il fait et de tout ce qu'il voit. C'est un cadeau qui tombe du ciel ; un cadeau dont ne profite que celui qui est prêt à le recevoir.

Vous aviez consacré une demi-heure à méditer sur de vieilles notes relatives au problème de l'immortalité de l'âme. Tout ce que vous savez et pensez sur le sujet vous avait paru vain, d'une logique stérile et que vous sentez sans rapport avec la profonde réalité. Et vous vous trouvez maintenant au club, et vous vous préparez à faire une partie de bridge. Vous êtes premier sortant. Alors vous en profitez pour jeter un coup d'œil indiscret sur le *Reader's Digest* qu'un collègue a posé sur une chaise. Il s'agit d'un accouchement difficile. Le gynécologue s'aperçoit que l'enfant est difforme ; donnera-t-il le jour à cet enfant ?... Ah ! voici votre tour d'entrer dans la partie ; les mains sont intéressantes et les adversaires redoutables. Vous vous êtes bien amusé. Vous rentrez chez vous pour le dîner et, en attendant que la table soit dressée, vous lisez, dans un livre qui vous arrive de France, la lettre qu'un jeune homme de dix-huit ans, élève du Lycée Buffon, écrit

à ses parents une heure avant d'être fusillé par les Allemands. Il ne regrette rien. Il meurt pour que d'autres vivent. Il a de la peine pour sa mère... C'est tout, et vous dînez.

Le lendemain matin, à l'heure où les premiers oiseaux gazouillent dans les arbres

Au moment de méditer sur les difficultés que certains élèves éprouvent à résoudre les problèmes de géométrie, le cheval a fait son chemin, si l'on peut dire, et va rejoindre telle expérience de jeunesse. C'est l'idée de construire aussi exactement que possible plusieurs figures, au lieu d'une, et assez



Illusion et... géométrie.

et où vous vous recueillez pour le travail sérieux, vous lisez une page de Pascal et vous évoquez le souvenir d'une voix chère qui s'est tue.

Vous n'aurez sans doute pas découvert la solution du problème ; seulement, lorsque vous ferez votre leçon sur l'immortalité de l'âme, vous aurez trouvé des accents nouveaux, puisés aux sources mêmes de l'inquiétude.

#### *Illusion et géométrie.*

Vous êtes paresseusement étendu sur votre divan, les yeux mi-clos. Une ombre est sur le mur. Elle a la forme d'un cheval. Vous ouvrez les yeux : pas de cheval. Vous vous remettez dans la première position : de nouveau le cheval, mais il a l'air d'évoluer. Ce n'est pas sérieux, mais c'est amusant.

grandes. Ce que l'une d'elles ne suggère pas, l'autre peut le suggérer ; là où vous n'aviez aperçu que droites et angles, vous voyez soudain les propriétés d'un quadrilatère inscrit. On dirait que le kaléidoscope a tourné. L'élève voit maintenant la solution ; il ne s'agit plus que de mettre en forme la démonstration.

C'est une des choses les plus extraordinaires que cette générosité des moindres faits à l'égard d'un esprit décidé à ne pas demeurer passif.

#### *Une représentation du Misanthrope.*

Il suffit parfois d'un simple recueillement à la faveur duquel vous reprenez vos notes et, surtout, des textes.

Quand on veut expliquer *le Misanthrope*, on ne se limitera pas à repenser ce qu'on a dit ; il faut relire pour soi quelques pages

de la pièce et retrouver une émotion qui communique à l'explication un souffle régénérateur. C'est au cours de ce recueillement que jaillissent souvent telles de vos observations faites en passant, dans une visite, dans une promenade ou ailleurs, et qui viennent donner vie aux choses faciles que vous pouvez dire. Et c'est peut-être sur cet exemple que se grefferont les idées mortes que vous traînez dans vos papiers depuis des années.

Chose étonnante, quand on fait un cours, les exemples les plus imprévus, les plus récemment vécus abondent et s'incorporent dans ce présent, — déjà élaborés et continuant leur organisation, tandis que vous parlez; tel est le résultat de cette volonté de fraîcheur. Ce n'est pas une tâche qui exige beaucoup de temps ni de fatigue; c'est plutôt une attitude.

### Les rebondissements.

Au cours de cette causerie qu'on a faite il y a trois ans, on avait indiqué un certain nombre de techniques qui ont réussi dans l'enseignement. L'une d'elles, celle du travail par équipes, avait eu beaucoup de succès, et deux professeurs, au moins, l'ont adoptée dans leur classe. C'est à un Anglais, Sanderson, un homme remarquable, qu'on l'avait d'abord empruntée. La question de priorité est, au fond, secondaire; ce qui importe ici c'est la fécondité de la formule. Eh bien ! on serait curieux de revoir les jeunes professeurs qui ont adopté cette formule et de savoir s'ils en sont toujours aussi satisfaits.

De même, on avait indiqué les dangers du cahier de brouillon et même du mot « brouillon », et suggéré, à la place, un cahier de préparation, un cahier de grand luxe, qui serait comme le confident des efforts de l'élève et permettrait au maître de suivre une jeune pensée dans ses tâtonnements. Et, cette fois, c'est un vétéran de l'enseignement qui a apporté le témoignage émouvant de son enthousiasme. Trois ans sont passés : est-il toujours satisfait de sa recette ?

Et on pourrait se poser la même question à propos de toutes les idées qu'on avait exposées et de toutes celles, beaucoup plus intéressantes, que la pédagogie et la

psychologie apportent, de temps en temps, dans les revues et les ouvrages spécialisés. Qu'est-ce à dire ?

### *Ceux qui résistent.*

Bien des résistances, bien des scepticismes s'expliquent du fait que des professeurs ayant plusieurs années d'expérience ont essayé de nombreuses idées de ce genre ou ces mêmes idées, mais en sont revenus. Tout au plus reconnaîtront-ils qu'elles ont un effet provisoire et que, le premier moment de surprise passé, la classe est retombée dans le marasme habituel. On ne parle même pas de ceux qui se raidissent dès qu'on leur suggère qu'ils pourraient améliorer leur enseignement, de ceux qui ayant vingt ans de métier n'ont plus rien à apprendre, de ceux que l'orgueil étouffe et la routine endort et dont le verbe apporte, comme le vent du désert, sécheresse et torpeur. Ceux-là ne sont pas de bonne foi; mais on parle de ceux qui, ayant mis en œuvre telle ou telle idée, d'abord avec succès, n'ont pas réussi par la suite et y ont renoncé.

### *L'idée ne vit que par le souffle de l'éducateur.*

L'idée meurt, en effet, si on la laisse à elle-même, si elle n'est plus animée par le souffle de l'éducateur. La grande erreur est de croire qu'une formule a une vertu inépuisable. Toutes ces recettes, et beaucoup d'autres meilleures, perdent peu à peu de leur efficacité; elles n'ont pas un coefficient, toujours le même, d'exploisibilité; une fois passée l'euphorie de la surprise, vous voyez le mouvement s'amortir jusqu'à s'annuler peu à peu. C'est comme pour les pâtes dentifrices; il faut les changer de temps en temps, sinon vous accomplissez un rite sans signification. Dans les cas d'atonie, de manque d'appétit, et après une cure de vitamines qui n'a pas donné grand'chose, que vous dit-on? Changez de climat.

Les moyens pratiques que l'on propose sont des exemples qui doivent, non seulement en suggérer d'autres, mais s'introduire dans un mouvement de l'âme. C'est l'opposition banale entre la lettre et l'esprit. Mais il n'y a rien de banal pour qui éprouve une émotion. Les paroles d'amour sont

banales, mais pas pour celui qui aime. Ceux qui ont étudié l'histoire littéraire du XVIII<sup>ème</sup> siècle se sont tous aperçu que, réduite à des formules, l'œuvre de J.-J. Rousseau reprend généralement des idées déjà connues ; mais d'où vient qu'elles possèdent maintenant une force nouvelle qui entraîne les hommes ? C'est que Rousseau a refondu dans le creuset de son enthousiasme la vieille ferraille des idées usagées et qu'il a su remuer les cœurs et les pensées.

*L'âme de l'éducateur est faite de continuel rebondissements.*

C'est dire que l'âme de l'éducateur est faite de continuel bondissements.

L'éducateur est celui qui n'a pas plutôt déterminé un cadre qu'il le fait voler en éclats pour en former un autre ? C'est celui qui passe sa vie à inventer. Il domine une classe moins par ce qu'il enseigne que par la façon dont il enseigne. L'éducateur est celui qui ne laisse pas les élèves s'installer dans une routine, qui les tient en haleine ; c'est celui qui crée en eux une attente de tous les jours et de tous les instants.

Le mouvement imprimé par l'idée du travail en équipes commence-t-il à se ralentir ? vite, un grand tableau d'un mètre carré, affiché en classe et donnant le graphique des résultats obtenus par les différentes équipes.

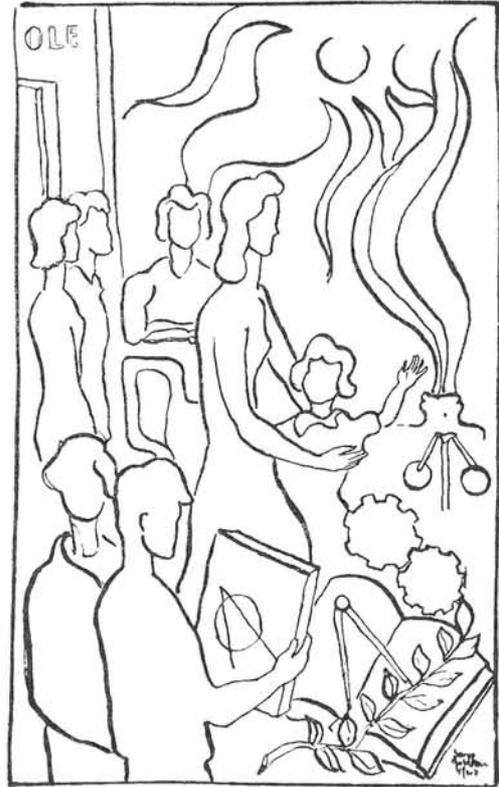
L'élan donné par le cahier de préparation tend-il à se relâcher ? le cahier sera examiné pendant quinze jours au point de vue de la meilleure disposition d'un problème. Quelle sera la disposition qui assurera à l'élève le moins de risques de confondre les opérations, les signes, d'éviter ou de retrouver plus facilement l'erreur ?

L'idée est donc entretenue et nourrie pour qu'elle ne meure pas, et, avec elle, la confiance même que l'élève et le maître accordent à d'autres idées. On a ranimé les vieux conseils qui ont donné certes, mais qui ont épuisé, sous leur première incarnation, toute leur vertu.

*La disposition du mobilier.*

Vous savez comment les Parisiens ont l'habitude de se meubler. La journée

terminée, ils flânent dans les vieilles rues en quête d'une table, d'une porte ancienne, d'une gravure, d'une chaise lorraine, d'un pot en étain. Ils ont caressé, parfois pendant des semaines, telle miniature ou tel objet à travers la vitrine d'un antiquaire.



*L'âme de l'éducateur.*

Votre mobilier modeste vous plaît, il a sur vous un effet excitant. Mais quand vous vous êtes ainsi constitué un intérieur joli, vous vous apercevez, au bout d'un certain temps, qu'il vous laisse indifférent. En vain recherchez-vous l'émotion, le plaisir que vous aviez éprouvés. Et rien de plus décevant que ces menus objets qu'on a tant désirés, qu'on a tant aimés et qui ne vous disent plus rien. Alors que faites-vous ? Un beau soir, courageusement, mais tout de même en l'absence de votre femme afin d'éviter les objections de principe, vous déplacez tous les meubles, tous les tableaux, et vous les redistribuez autrement, suivant une nouvelle harmonie.

Aussitôt l'appartement s'anime, se colore ; vous revoyez avec des yeux neufs ce que vous aviez cessé de voir, vous retrouvez un intérêt profond à ces choses que vous ne sentiez plus.

*Questions à se poser.*

C'est un peu cela que fait l'éducateur. Il change de point de vue, il indique de nouvelles perspectives, il se transforme ou il transforme les choses. Périodiquement, il se pose des questions : rien de tel pour émouvoir son esprit et son cœur. Examen de conscience ? Pourquoi pas ?

Dans quelles circonstances obtient-il les meilleurs résultats en classe ? A quels facteurs, en particulier, attribuer que la classe soit plus attentive, plus intéressée et rende davantage ? A-t-il introduit une innovation, apporté un changement personnel d'attitude, par exemple dans la façon de poser certains problèmes, de provoquer certaines réactions, d'obtenir certains silences, ou dans la manière même de traiter les élèves ?

Des relâchements commencent-ils à se manifester ? à quoi peut-il les attribuer ? a-t-il été sincère, ou a-t-il usé d'une sévérité ou d'une gentillesse de commande et toute artificielle ? La familiarité qu'il a montrée répond-elle à son caractère et a-t-elle élevé les enfants au niveau du maître ou a-t-elle abaissé le niveau du maître à celui des enfants ?

*Un intérêt puissant balaye toutes les difficultés.*

Cette classe de 5ème, dit-on, est très difficile ; des explications savantes sont données pour expliquer les raisons de ces difficultés. C'est le nombre d'élèves, c'est la différence d'origine, de langue, d'éducation, de milieu social, d'âge et même de taille. Et tous ces facteurs ont certes une importance considérable. On essaiera d'en tenir compte dans le recrutement et la répartition. Mais les difficultés de principe sont telles que le problème semble insoluble. Il faudrait éliminer la moitié des élèves pour se rapprocher des conditions théoriques favorables. En fait, et dans la meilleure des hypothèses, on se contente

de demi-mesures dans l'enseignement collectif à grande échelle. Et quand bien même les classes seraient réduites à un petit groupe de huit à dix élèves, le problème personnel de l'éducateur se poserait tout entier.

Dès lors, pourquoi ne pas l'aborder tout de suite, et pourquoi lui subordonner des circonstances qui ne seront peut-être jamais complètement données et qui pourraient justifier une lassitude ?

En fait, cette classe de 5ème, si difficile, si indisciplinée, s'est révélée tout à coup ; elle est plus attentive ; elle est plus travailleuse ; elle sollicite même, comme une faveur, de préparer en supplément des leçons, telle scène de comédie, pourvu, par exemple, qu'on l'écoute et qu'on la guide. Qu'est-ce à dire ?

Un intérêt puissant a balayé les difficultés. L'éducateur a apporté un jour une idée et un élan. Ce que n'ont fait ni les études théoriques, ni la sévérité, ni la surveillance, ni l'indulgence, un vif intérêt l'a réalisé progressivement. Mais, encore une fois, prenez-y garde, la recette qui a réussi n'est rien détachée de l'âme ; elle ne peut vivre qu'en se nourrissant et évoluant sans cesse.

*La personnalité de l'éducateur.*

Alors, direz-vous, c'est une question de personnalité et de vocation ; sans doute, certains professeurs gagnent-ils plus vite que d'autres le cœur et l'esprit des élèves, presque sans y penser. C'est souvent aussi, direz-vous, une question de culture. Mais quelle que soit la grâce qu'on a reçue du ciel, l'éducateur doit forger son âme, et il la forge dans les moindres tâches quotidiennes. La routine chez un éducateur, l'acceptation d'un même manuel, des mêmes exemples, des mêmes « à propos » pendant toute une carrière sont inconcevables ; et plus inconcevables encore les raisons qu'on se donne d'avoir une longue expérience et d'obtenir des résultats aux examens. Comme s'il s'agissait, avec le baccalauréat, de consacrer le dégoût et le terme des études, et comme s'il ne s'agissait pas avant tout, en se prodiguant le plus possible, sous la forme la plus directe et la plus spontanée,

de communiquer aux enfants l'amour de la vie, sous les espèces de l'enseignement dont on a la mission. On ne nie pas l'importance des titres, des connaissances, ni de la spécialisation ; tout cela, y compris la compréhension de la psychologie de l'enfant, doit être au service d'un grand amour.

Dans l'exaltation d'un grand amour, les problèmes éternels sont en fait dépassés. On ne demande plus ce que l'on est et ce que l'on fait, on pense avec plus de force, on agit avec plus de confiance, on est emporté dans un élan créateur. Et cet amour donne un sens à la vie.

Nous sommes loin, vous le voyez, et de la Révolte, et de l'Angoisse, et du Néant,

et de la Nausée. Celui qui a choisi de former des enfants part d'un postulat qui est un postulat du cœur : c'est que là où nous découvrons une richesse plus grande pour nous et pour les autres, nous sommes dans le vrai. L'expérience de tous les jours et son succès en nous et hors de nous, la plénitude qui en dérive, en sont de continuelles vérifications.

ÉMILE NAMER.

(1) Le texte de cette conférence, qui n'était pas écrite, a été reconstitué d'après des notes et d'après les analyses des journaux. Il reflète aussi fidèlement que possible le mouvement même de la causerie.

(2) Voir la « Revue des Conférences Françaises en Orient », No. de février 1945.

(3) Un auditeur a fait justement remarquer, après la conférence, que cette attitude s'apparentait à la *maieutique* de Socrate et de Platon.

[Dessins de Sanyi Goldstein].

## UNE GRANDE ENQUÊTE INTERNATIONALE

La Vie Quotidienne aux quatre Coins du Monde

— IV —

Monsieur Van Snul, de Bruxelles, a des ennuis d'argent, mais ayant bière, café et tabac à sa disposition, M. Van Snul est un homme heureux.

par **E. Moll**

7 heures. Avant de quitter son lit, Monsieur Adolphe Van Snul s'étire une dernière fois dans ses draps encore chauds, tandis que sa fidèle compagne Joséphine (Fincke dans l'intimité) profite quelques instants encore de la chaleur du lit conjugal.

Monsieur Van Snul est un bon mari. Il se précipite sur la cuisinière éteinte et, pestant contre le gouvernement qui lui alloue seulement 250 kilos de charbon par mois, il rallume l'unique foyer de son appartement.

Depuis vingt ans, l'honorable Monsieur Van Snul, quadragénaire bien portant, consacre tous ses efforts à la bonne marche d'un ministère où il occupe les fonctions d'employé principal. Son traitement a suivi une progression assez lente, et le dernier rajustement de salaire l'a porté à 5.000 francs.

Les qualités ménagères d'économie de Madame Van Snul parviennent avec difficulté à maintenir l'équilibre du budget familial.

L'appartement de quatre pièces est luisant de propreté. En 1939, le loyer en était de 425 francs par mois. Il est maintenant de 600 francs à la suite de la majoration de 40% intervenue depuis la Libération. Quelque doté du confort moderne, le logis n'a pas été confortable durant l'hiver. Le charbon au marché noir, en raison de son prix élevé (3.600 frs. la tonne), est interdit aux Van Snul. La seule pièce habitable a donc été la cuisine.

Patiemment, Monsieur Van Snul attend que son café soit prêt. Consolation des ménages modestes, ce breuvage est en vente libre à un prix abordable (50 frs. le kilog).

Monsieur Van Snul dépouille le courrier qui vient d'arriver; il y trouve, au milieu des publicités de tous ordres, une lettre de son percepteur lui réclamant 600 francs au titre de l'impôt complémentaire pour l'année 1946. Et Monsieur Van Snul pense que chaque mois on lui retient déjà 500 frs. pour un traitement de 60.000 frs. par an.

A cette retenue s'ajoute 210 frs. pour les Assurances Sociales et 150 frs. pour sa retraite. Son traitement est bien amputé. Monsieur Van Snul soupire, mais il paiera...

Il est donc à la tête d'un salaire net de 4.140 frs. pour faire marcher son ménage. Quand il a payé son loyer 600 frs., ses factures de gaz et d'électricité 150 frs., son chauffage 200 frs., sa nourriture 2.000 frs., il ne reste plus au ménage Van Snul qu'environ 1.190 frs. pour tous les autres frais: habillement, médecin, distractions, etc.

Le café est chaud, Monsieur Van Snul s'habille et, avec consternation, examine ses vêtements lustrés, il n'en a plus acheté depuis 1940. Le remplacement de sa modeste garde-robe, — un complet, une paire de chaussures et un chapeau melon (que l'on nomme ici «boule» — ne lui coûtera pas moins de 2.800 frs.

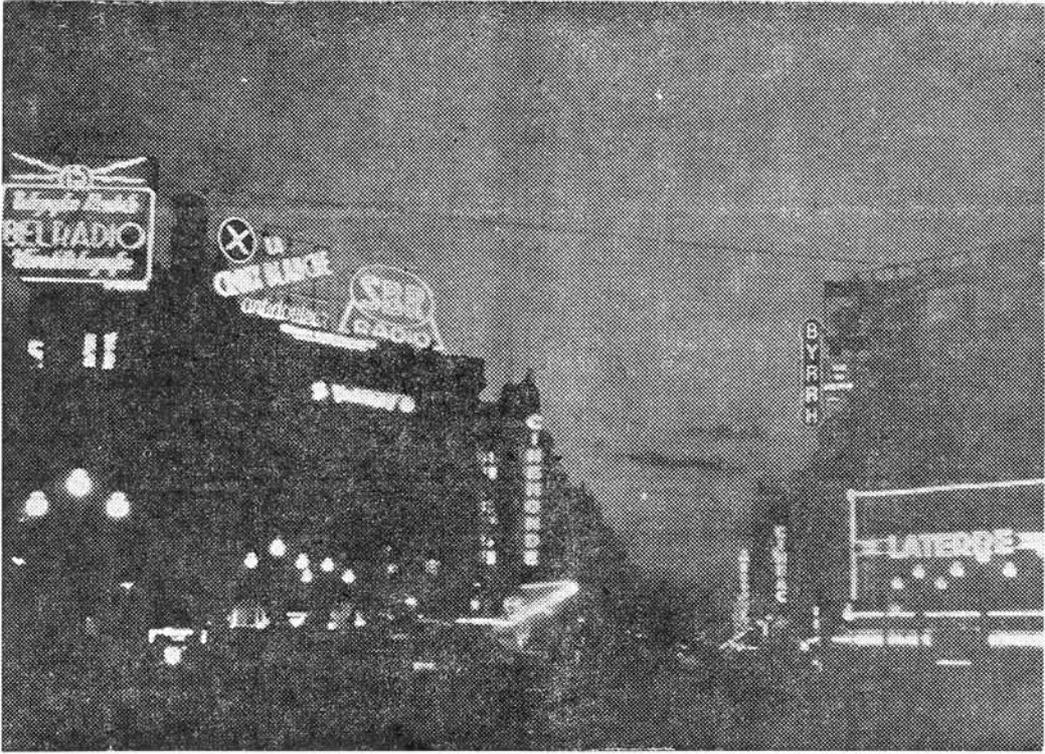
Quant à Madame Van Snul, elle se trouve dans l'impérieuse nécessité de commander une robe. Par mesure d'économie, elle achètera le tissu, soit 500 frs., et confectionnera elle-même sa robe.

### Vingt-cinq cigarettes par jour.

8 heures. Monsieur Van Snul, rapidement, gagne la station de tramway. Un premier tram passe bondé. Le second est un peu moins plein. Avec difficulté, Monsieur Van Snul se hisse. On se tasse, on se dispute un peu, et, avec sa charge d'humanité agglutinée, le tramway roule vers le centre de la ville.

Un quart d'heure plus tard, notre fonctionnaire arrive à destination. Il se précipite vers le kiosque à journaux et est accueilli par le sourire de la marchande qui le connaît depuis longtemps. Il achète pour un franc un journal éloigné des extrêmes et dont les six pages permettront à Monsieur Van Snul de passer un long moment de lecture le soir au coin du feu.

8 heures 30. Avant de pénétrer dans son ministère, Monsieur Van Snul entre dans son débit de tabac attiré et y fait l'emplette de son paquet de cigarettes quotidien à 6 frs. les vingt-cinq.



Bruxelles : « Ville-Lumière 1948 ».

### Le dîner de midi.

A midi, il quitte son bureau et se hâte vers un tramway toujours aussi bondé.

A son arrivée, Madame Van Snul exprime les doléances de toute ménagère: pression de gaz insuffisante, cherté des vivres.

Le déjeuner comporte le potage traditionnel suivi d'un plat composé des 60 grammes de viande du rationnement accompagnée de pommes de terre qui sont, pour le Belge, ce que le pain est pour le Français. La bière, d'une qualité comparable à celle d'avant-guerre, est la grande consolation de Monsieur Van Snul si longtemps privé de sa boisson nationale. Le repas du soir, que l'on nomme ici «souper», le déjeuner étant le «dîner», est presque toujours une collation de tartines de pain beurré agrémentée de saucisson ou de confitures, arrosée de nombreuses tasses de café au lait.

Tandis que Monsieur Van Snul retourne à son bureau, Madame Van Snul «lèche» les vitrines. Il faut reconnaître qu'elles sont bien engageantes. Chaussures et textiles en vente libre abondent. Pour acheter le tissu de sa robe, Madame Van Snul n'aura donc que l'embarras du choix. Son porte-monnaie, il est vrai, l'influence considérablement.

### Ville-Lumière 1948.

Parfois, Monsieur Van Snul fait un «extra». Il emmène sa femme dans une «friture» pour y con-

sommer ce plat favori des Bruxellois: les moules et frites, fort bien servies, pour une somme relativement modique de 40 francs.

Le cinéma est la suite logique de cette folie bi-mensuelle.

A 23 heures, sortant du spectacle, le ménage Van Snul se retrouve sur une plage du centre de la ville, toute illuminée par les enseignes au néon qui pourraient faire de Bruxelles la «Ville-Lumière de 1948», Paris ayant momentanément perdu ce titre.

De nombreuses brasseries entourent cette place, et Monsieur Van Snul hésite quelque peu avant d'élire le café dans lequel il étanchera, grâce à deux demis sans faux-col, la soif provoquée par le film à sensations qu'il vient de voir.

Dans les cafés confortables et bien éclairés, se présentent de nombreux bourgeois de la ville qui, passant avec une facilité étonnante du français au flamand (on dit ici le «brusseleer», sorte de néerlandais abâtardi), traitent avec le même sérieux qui caractérise leur race des grands problèmes politiques du jour et des derniers résultats du match qu'ont eu aux prises deux grands clubs de football.

Un coup d'œil à la montre; il est 23 heures 30. Les Van Snul ont juste le temps de se précipiter dans un des derniers trams qui, toujours aussi bondés, les ramèneront vers leur modeste logement de Bruxellois moyens, achevant ainsi cette journée si identique aux précédentes et si semblable à celles qui suivront.

E. MOLL.

## — V —

Par 38° à l'ombre... Juan Evaristo Alvarez, de Buenos-Aires, échaffaude de doux projets et ne veut pas entendre parler de politique.

par **Francis Brague**

Juan Evaristo Alvarez s'éveille moite et obsédé.

C'est le plein été austral. Le thermomètre, depuis la veille au soir, n'a pas bougé: 38 degrés. Par la fenêtre ouverte, les hurlements saccadés de l'énorme ville envahissent la chambre. Le ciel est blanc, tendu comme un linge trempé au-dessus des toits gris et des fils rouillés que grattent les perches des trams. Juan Evaristo respire péniblement: l'humidité est telle qu'il serait heureux de se voir pousser des branches. Il parle avec lui-même, et se dit que la saturation de l'air, aujourd'hui, en est à 90 sinon à 95% d'eau.

#### La crème dentifrice «Limpia»

Il habite au numéro 18.392 de la calle Rivadavia, en plein centre du faubourg populaire de Caballito. Dès sept heures du matin, toutes les radios des alentours mêlent les sanglots du tango aux klaxons des voitures, au grincement des freins des petits autobus rouges et jaunes qui foncent vers le centre de la cité, au pialement des trams qui se suivent à la queue-leu-leu sur l'interminable ligne droite de la rue, aux mille bruits des boutiquiers bâtissant leur étalage. Un camion muni d'un haut parleur ajoute son hurlement publicitaire aux réclames radiophoniques, «La crème dentifrice Limpia blanchirait même un chaudron!», proclame triomphalement le haut parleur, tandis qu'un vol de tracts s'élève en tournant.

#### Le beau Juan.

Juan Evaristo, rafraîchi par la douche, apporte à sa toilette une tendresse orgueilleuse. Le mois dernier, il s'est acheté un petit ciseau spécial pour se tailler commodément la moustache. Il s'est acheté aussi un fer à repasser électrique muni d'une poignée rouge en bakélite qui lui brûle un peu les doigts lorsque, chaque matin, il redonne de la raideur et de la distinction à son pantalon de toile et à sa cravate de véritable rayonne.

Dans son métier, se dit-il, cette élégance est nécessaire. Comment pourrait-il vendre d'aussi délicates marchandises que les tissus pour dames, s'il était bancal ou tordu ou si sa moustache était seulement taillée de travers?

Avant de sortir, il jette un coup d'œil sur son domicile.

#### Juan le débrouillard.

Une chambre de trois mètres sur trois mètres cinquante, peinte en blanc; une minuscule salle de bains; un recoin nommé cuisine, Juan Evaristo n'est pas peu fier de son appartement. Il a acheté son mobilier à crédit. Ce sont des meubles presque identiques à ceux que l'on commande pour les maisons riches. Dommage que le contreplaqué s'écaille un peu aux coins de la table et des chaises.

Des chiffres dansent dans le cerveau de Juan Evaristo.

Il dépense cent-cinquante pesos de loyer par mois, plus l'électricité, l'eau; et vingt pesos à la femme de ménage: soixante-quinze pesos de meubles, cinquante pesos pour le bout de terrain qu'il s'est acheté dans un lotissement de Ramos Mejia, à cinquante kms. de Buenos-Aires. Il paye en plus vingt pesos par mois à son tailleur. La nourriture lui revient, mensuellement, à cent quatre-vingts pesos. Son budget mensuel s'élève donc à cinq cents pesos auxquels il faut ajouter les transports, le cinéma, le bal du samedi, soit cinquante nouveaux pesos.

Mais, comme il gagne quatre cent cinquante pesos chaque mois aux grands magasins «Gordon et Bicicletti» et qu'il se fait deux cents autres pesos en travaillant dans une Agence de Presse, Juan Evaristo estime qu'il se débrouille bien.

Lorsqu'il aura quelques économies, il s'achètera un magasin de tissus. Un jour peut-être pourra-t-il monter une usine de textiles. Il aura une belle voiture, longue comme une locomotive, qu'il exhibera tous les dimanches dans les avenues de Palermo, et une immense «estancia» avec des chevaux, du bétail et des arbres — pour donner de l'ombre. Il aura aussi des paons qui se promèneront sur les pelouses.

#### Byrnes et le footballeur.

Juan Evaristo approche de sa station d'autobus et, au moment où arrive le numéro 327 qui le mène jusqu'à la maison «Gordon et Bicicletti», il se rue vers la portière. Comme il est lourd et décidé, il parvient à monter. L'autobus est tout petit: douze places assises et six debout, entre les jambes des voyageurs. Le plafond est très bas et Juan Evaristo, qui est grand, doit courber la tête pendant le trajet. Agrippé à une barre trans-

versale du plafond, Juan Evaristo parvient à déplier son journal. Il achète *Clarín* à cause de son format «tabloïde», qui le rend utilisable dans l'autobus. Un titre de première page: «Byrnes a démissionné», accroche une seconde le regard de Juan Evaristo. «Tiens, tiens, tiens», se dit-il, puis il tourne les pages. La politique ne l'intéresse pas. Il est pour le général Peron parce que son salaire a été augmenté de 25% en un an et qu'au mois de décembre il a reçu le mois double. Mais le pourquoi et le comment, c'est bon pour les Européens, ces imbéciles qui savent seulement faire la guerre. Il lit attentivement l'interview de Marianito Boyé, l'extrême-droit de Boca Juniors. Il contemple aussi les photos montrant l'illustre footballeur chez lui. Il remarque que Boyé porte le même pyjama que lui et que ses meubles sont presque identiques aux siens. Il en ressent une immense fierté.

### Une journée bien remplie

Juan Evaristo jette un coup d'œil par la portière. On approche du centre. Les vitrines des magasins sont de plus en plus luxueuses, pleines à craquer de vêtements, de chaussures ou de victuailles. Au coin de Florida, le jeune homme descend, s'enfonce dans la foule et pénètre dans son grand magasin.

Midi. Juan Evaristo a faim et soif, il mange d'abord un saupiquet de volailles, pimenté de condiments, et avale un verre de bière glacée. Le bifteck qui se trouve devant lui déborde de son

assiette: vingt centimètres de diamètre, six d'épaisseur. Des pommes frites, du pain beurré et un nouveau demi. A la moitié du bifteck, Juan Evaristo est rassasié. Il repousse son assiette, allume une cigarette de tabac noir, et commande un café.

18 heures, Juan Evaristo s'échappe en courant de son magasin. Il s'installe à son bureau de l'Agence de Presse où, trois heures durant, il en fait le moins possible. Un travail lui plaît davantage que les autres: retaper à la machine la copie du téléscripneur, cela lui apprend l'orthographe.

### Doux projets

Ce soir, il a rendez-vous avec Concepcion, qu'il compte épouser quand il achètera son magasin de tissus. Elle travaille dans une confiserie et enveloppe des crottes de chocolat dans du papier d'argent. Deux fois par semaine, il l'emmène au cinéma du quartier et, le samedi, si la mère de Concepcion le lui permet, au bal du parc japonais, au centre de la ville. Ils dansent en se tenant déceimment à distance, se serrer trop pourrait leur donner de mauvaises pensées. Juan Evaristo songe que lorsqu'il sera marié il pourra se payer une maîtresse ou même deux.

A cette pensée, il se tourne avec tendresse vers Concepcion qui symbolise un tel bonheur, et serre dans sa main son bras rond et frais.

Francis Brague.

[La suite de cette enquête paraîtra dans notre prochain numéro].

## Quand Maurice Chevalier écrit ses "Mémoires"

par Jean Dupertuis

Lorsqu'un de mes amis revit Maurice Chevalier, en 1946, dans les coulisses du théâtre, à Lausanne, ce ne fut pas un chansonnier parvenu à son «plafond» qui lui serra la main, mais un artiste «jamais satisfait, m'écrivait-il, sans cesse préoccupé d'accoître ses moyens — son talent».

Chevalier lui avait annoncé la publication d'un premier recueil de souvenirs, et le voici, maintenant, sur ma table, ce livre à la couverture blanche et verte, avec son titre en lettres brunes : *Ma route et mes chansons*. (1)

Que de simplicité dans les aveux, à maintes pages que je feuillette — absence d'affectation, sincérité totale, langue parlée sans apprêt, comme si, démaquillé, l'auteur sortait de scène pour se livrer au public, tel qu'il est, loin des feux de la rampe, en toute honnêteté. Et quel contraste, me dis-je, entre cette modestie de bon aloi, chez un artiste aussi célèbre, et la

vaine gloriole de ceux qui se croient... «arrivés» dès leurs premiers succès.

Vedette en vogue, après avoir débuté—non sans peine—dans les cafés-concert de son quartier, puis passé sur le plateau plus élégant des grands «music-halls», Maurice Chevalier qui a aussi tâté du théâtre et du cinéma ne se déclare ni grisé, ni blasé, pas plus qu'il ne paraît infatué de lui-même, après ses triomphales tournées à travers le monde. Ni la notoriété ni la fortune n'ont altéré ce don inné de sympathie qu'on lui connaît, sa franchise naturelle, sa fidélité — si touchante parfois — envers ses «copains» d'autrefois, qui restent ses vieux amis.

Soldat, blessé, prisonnier en Allemagne, il retrouve, en 1918, un Paris plus grave, où son répertoire allait changer de note, son ton devenir moins gouailleur, sans que cesse de se mêler à la malice cette pointe de tendresse qui lui est propre. Puis une guerre, encore, au cours de laquelle des loisirs forcés l'engagent à se tourner vers son passé, — visages et paysages intérieurs,—

(1) Editions René Juillard, Paris.

jusqu'à ce qu'enfin la chanson renaisse, non dépourvue d'inquiétude dans le sourire dont elle se pare. Et cela n'est point pour déplaire à Chevalier, si perméable au sentiment, nous avoue-t-il, si proche, par ses origines, du cœur des humbles. Et de là vient, sans doute, que ce « joyeux » garçon au canotier de paille sait chanter les milles petits drames du faubourg parisien, aussi bien — parfois mieux — que le plaisir de vivre, ou d'aimer, ou de rire.

\* \* \*

*Ma route et mes chansons*, premier volume de son autobiographie. Et cette phrase lapidaire, à l'en-tête du livre : « Au fond, je n'étais pas fait pour monter sur les planches. »

Toutefois, mis très tôt en apprentissage chez un graveur, le petit gars de Ménilmontant — septième enfant d'une femme d'ouvrier — trouve le moyen de s'échapper deux ou trois fois par jour, sans permission, de l'atelier où il travaille. « Déjà me tenait, écrit l'auteur, l'amour de la chanson. » Dans un local quelconque, sur de vieilles paillasses, des gamins lui apprenaient à faire le saut périlleux, puis il les gratifiait de plusieurs refrains à la mode. Et, le soir, sans un sou dans sa poche, il rôdait autour d'un café-chantant où, parfois, on le laissait entrer pour applaudir, sur le banc des claqueurs, acrobates, chanteurs et danseuses. Bien plus, lors d'un « concert » de semi-professionnels, à l'autre bout de la ville (c'était en 1900 et il avait douze ans), il interpréta, sa première chanson, intitulée : *V'là les croquants* ! Et l'auteur de raconter que la salle lui fit une ovation à rebours, car il chanta — si l'on peut dire — trois tons plus haut que l'accompagnement du pianiste. « Qu'importe, écrit-il, le même Chevalier avait tout de même débuté sur une scène, devant un public, et tout seul. »

Ainsi s'ouvre pour lui la route de la chanson, mais semée de combien d'embûches ! Son premier cachet, il le touche sous la forme d'un billet d'autobus — « ce gosse, pensait-on, ne doit pas traverser Paris, à pied, pendant la nuit », — et ce n'est pas avec ce gain-là qu'il pourra se soustraire aux taloches de sa mère, encore moins aux corrections de son père, si celui-ci, buveur d'absinthe, se trouve par hasard au logis.

Son apprentissage terminé, il s'engage chez un petit artisan et, comme l'on devait s'y attendre, son labeur plus régulier à l'établi ne peut lui faire oublier le café-concert. Que de déceptions, de déconvenues, que de déboires, et de « raclées méritées », affirme l'auteur qui décrit, sans fard aucun, sa longue et pénible ascension.

Peu à peu, le jeune Chevalier commence à se faire connaître, sans s'illusionner jamais sur son talent et n'hésitant pas à se déclarer ici... « mala-

droit », là « balourd », ailleurs encore... « prétentieux » ou « vulgaire à souhait ».

Et quand tout finira par lui sourire — entreprises de spectacles, public mondain, jolies femmes, grandes vedettes — il répondra gaïement à ces invites, sans cesser cependant, on le croyait si spontané, de s'imposer cet effort sur lui-même qui était sa préoccupation constante et dont ne se doutaient guère, assis dans leurs fauteuils, les amateurs de « music-hall ».

Est-ce un tel désir de perfectionnement, d'affinement, qui lui fera découvrir le monde enchanté des livres, explorer aussi tous les domaines de l'art ? Et parallèlement à cette initiation, comme s'il visait toujours plus haut, à chaque « tour de chant », il épurera son numéro, content peut-être, satisfaction d'un soir, mais jamais comblé, du moins le laisse-t-il clairement entendre dans ce premier volume, consacré à son enfance et à sa jeunesse.

Et combien d'artistes, me dis-je, pourraient faire leur profit de ces confidences exemptes d'artifice, où l'un de leurs aînés, ne craignant point de passer au crible de sa propre critique, insiste à plusieurs reprises sur cette exigence envers soi-même, qui caractérise encore, paraît-il, le Maurice Chevalier d'aujourd'hui.

Jean Dupertuis.

## ÉTUDIANTS

*préparez votre licence grâce aux*

# COURS DE LETTRES

*rédigés d'après les notes ou la sténotypie des cours professés à la Faculté des Lettres de Paris avec l'autorisation de MM. les Professeurs. Ils s'adressent aux étudiants de Paris et de province pour leur faciliter la préparation des examens de l'Enseignement Supérieur.*

## Renseignez-vous

aux « COURS DE LETTRES »

158, Rue Saint-Jacques, Paris (Ve)

*Notice détaillée envoyée gracieusement par retour.*

# Revue des livres

par **Henri Gal**

C'est une épreuve, pour un romancier, que d'affronter le public après un silence de vingt ans; épreuve d'autant plus sérieuse lorsque l'auteur est décédé. Nous ne savons pas si René Boylesve a laissé un roman posthume, mais il prenait, à intervalles irréguliers, des notes sur des sujets divers, et ce sont ces notes qui nous sont offertes sous le titre *Feuilles tombées* (1). A vrai dire, ce volume ne nous apporte pas des éléments bien neufs, et la figure du romancier n'y perd et n'y gagne rien. Nous nous apercevons — mais ne le savions-nous pas déjà? — que Boylesve est un tendre, un sensible, un écorché vif, que tout ce qui est bas et vulgaire le dégoûte, qu'il aime la beauté, la littérature classique, l'ordre et la nature. Rien de surprenant à cela. Ce qu'il ne nous dit pas, mais que nous devinons, c'est la difficulté qu'il éprouve à créer ses œuvres. Et nous nous demandons s'il n'a pas manqué à Boylesve de connaître une vie moins facile, moins luxueuse. C'était un raffiné, un être plein de tact et de charme, mais qui, sous une apparence bienveillante et réservée, jugeait sévèrement ses contemporains. Auteur mineur, il laissera un nom, mais aura-t-il laissé une œuvre? Pour notre part,

nous conservons un délicieux souvenir des *Leçons d'amour dans un parc*, et estimons que ces pages demeureront. Boylesve avait su s'identifier avec ce XVIII<sup>ème</sup> siècle français fait de mesure, d'esprit et de légèreté, ce siècle de Voltaire et de Marivaux, dont il fut un des ultimes représentants cent cinquante ans plus tard.

M. Laglane nous donne des *Lettres inédites de Rachel* (2), l'illustre tragédienne. La vie de cette petite juive sans instruction et sans beaucoup d'éducation, qui devient une des reines de Paris sous la monarchie de Juillet, qui est une géniale interprète de la tragédie classique, qui voyage, gagne une fortune, joue dans le monde entier, va jusqu'en Amérique, brûle sa santé sur les planches et dans la noce, est extraordinaire. Elle traversa le ciel artistique et mondain comme un météore. Elle dévora à pleins dents sa part de vie; aussi rien n'est plus émouvant que sa lettre ultime à Arsène Houssaye, où, d'Égypte, où elle tâche de rétablir en vain une santé chancelante, elle constate que tout est vanité. La petite juive a trouvé, au fond de sa douleur et à l'approche de la mort, la sérénité et la sagesse du Dieu des chrétiens. Mais ce qui nous apparaît

*Actuellement*

EXPOSITION GÉNÉRALE

*des*

Nouveautés d'Été

*chez*

**Cicurel**

R.C.C. 26426



nation, mais il y figure, et il faudrait être un sot que de vouloir ignorer systématiquement ce que fut cet homme et son influence néfaste. Par sa mort, Laval a payé la politique qu'il incarnait. L'histoire jugera sereinement dans quelques décades ce qui peut être mis à son crédit et ce qui peut être mis à son débit. Pour le moment, ces pages sur Laval sont écrites par quelqu'un qui a vécu dans son inimitié et qui ne fait pas son éloge, mais qui s'efforce de l'expliquer, en n'hésitant pas à dépeindre le côté vulgaire ou mesquin de l'homme. Bref, moins qu'une défense, c'est une explication réduite de ce que fut et de ce qu'il voulut être cet homme politique (8).

M. Schulberg, fils d'un producteur de films, lui-même auteur de scénarii, connaît bien Hollywood et les milieux journalistiques et cinématographiques américains. C'est ce qui donne un intérêt tout particulier à son premier roman: *Qu'est ce qui fait courir Sammy?* paru en 1939 et dont nous rendons compte de la traduction. Sammy Glick est un jeune israélite qui débute comme garçon de courses dans un journal new-yorkais et qui, grâce à une activité fébrile et aussi à un certain manque de scrupules, devient chroniqueur, se fait engager comme auteur à Hollywood où il devient rapidement un des plus grands producteurs. Cette histoire d'un jeune arriviste américain, par son caractère de satire sociale, fait penser au *Babbitt* de Sinclair Lewis. Oeuvre dynamique, agréable à lire, qui révèle chez son auteur un sens psychologique certain (3).

Au moment où les questions marocaines sont particulièrement à l'ordre du jour, il est intéressant de lire le livre de M. Jean Bardanne, *Le Radar à l'ombre de la mosquée*. C'est un reportage très vivant sur la position stratégique et la situation politique du Maroc français. L'auteur indique que, dans un conflit futur, la Turquie, à l'est, le Maroc, à l'ouest, seront les deux grandes positions de l'hémisphère occidental. Par sa situation géographique, le Maroc est appelé à jouer le rôle essentiel. Avec l'A.O.F., il sera l'entrepôt de matériel et de vivres, la base de départ des armadas aériennes, peut-être même un centre de fabrication de guerre; certainement un immense atelier de montage: stations de radar, gigantesques camps d'aviation, bases navales, dépôts de bouche et de matériel à l'ombre des mosquées, voilà la vraie question marocaine.

M. Jean Bardanne étudie ensuite les causes du malaise qui existe actuellement au Maroc, les problèmes soulevés par le discours de Tanger et par l'évasion d'Abd El-Krim, etc... Si des erreurs ont été commises par l'administration française, l'attachement sincère du Maroc à la France n'en subsiste pas moins. Mais il y a lieu d'abandonner les théories d'un colonialisme suranné et, dans toute la mesure du possible, faire droit aux justes et légitimes aspirations du peuple marocain. C'est d'ailleurs dans ce sens que semble s'orienter l'action du général Juin. L'actuel résident-général de France au Maroc (9).

La paysannerie truculente n'a pas fini de permettre de tirer à la ligne. *La belle Auberge*, de M. Joseph Jolinon (1), n'ajoutera rien à la gloi-

re de son auteur. S'il y a quelques très bonnes descriptions, comme par exemple celle du banquet, et quelques scènes de mœurs de bonne venue (les voyages d'une borne des champs), elles émergent d'un magma un tout petit peu fétide et qui n'arrive guère à nous intéresser. La providentielle loterie nationale permet à l'auteur de sortir de cette histoire, et qui, après une classique noce à Paris, permet enfin de quitter cette auberge où l'on ne mange, ni ne boit.

M.A. de Walle, avec le *Fantôme de la Croix Misère*, s'est inspiré d'Alexandre Dumas, mais il n'a pas rejoint son modèle. Ni la vivacité du dialogue, ni la véracité apparente du thème du cher Dumas ne se retrouvent chez M. de Walle. Néanmoins, ce fantôme nous distrait en nous promenant à travers une chouannerie de fantaisie dont tous les «bons» font partie, alors que nous trouvons tous les «mauvais» de l'autre côté. Cette psychologie facile n'est toutefois pas trop lassante, car une grande variété préside aux ébats de tous les personnages. Les coups de théâtre sont bien un peu prévisibles, mais, enfin, les avatars de cette noble famille «de Bois Fuguet» nous distraient suffisamment pour un roman qui n'aspire qu'à figurer dans la «littérature d'évasion» (1).

*L'Ombre du cuirassier blanc*, du même auteur (1), nous oblige à rendre hommage à son imagination inépuisable. Ce second roman se déroule sous le second Empire. C'est un mélange où nous voyons un «Oberst» prussien, travesti en diplomate du Czar, fricotant avec un général français félon, dont la ravissante fille a séduit le cœur d'un pianiste viennois, qu'un honteux secret de famille a forcé à s'expatrier. On arrive quand même à s'y reconnaître; les méchants seront punis et les bons récompensés grâce à un brave ouvrier de Paris dont le cœur généreux joue les «deus ex machina».

M. Henri Malo nous donne une intéressante biographie du grand Jean-Bart. Ses dons de grand marin semblent très naturels dès que l'on apprend que cinq de ses ascendants directs ont soit péri en mer, soit des suites de blessures reçues en combat. L'auteur nous conte l'apprentissage de Jean-Bart auprès du plus grand marin de son temps: l'amiral hollandais de Ruyter, et ensuite ses courses pour des armateurs et pour le roi. Chef d'escadres, il sauve plusieurs fois la France de la famine en forçant le blocus avec des convois de blé russe ou polonais. Tout en nourrissant son pays, il détruira les ressources de l'ennemi en portant des coups terribles aux flottilles de pêche anglaises et hollandaises. Mais l'ennemi qui lui donnera le plus de fil à retordre sera peut-être «l'administration». Ne voyant que son but: avoir des vaisseaux bien grésés et bien pourvus, méprisant les «officiers de plumes», il écrasera des pieds très sensibles et se fera entre autres un ennemi irréductible de l'intendant Patoulet qui, malheureusement pour Jean-Bart, détient les clefs des magasins. Jetant de l'huile sur les vagues, le roi et son ministre Pontchartrain apaiseront bien des différends et arriveront à éviter tous accidents irréparables. Mais que de temps perdra Jean Bart à se heurter aux déjà trop puis-

sants «rond de cuir»! Ce livre strictement documentaire se lit avec agrément et est aussi passionnant que le plus beau des récits imaginaires. Le seul regret que l'on puisse exprimer est l'absence d'une ou deux cartes, et de quelques petites notes en bas de page donnant ou précisant la signification de mots désuets (10).

*Horsmoons*, de Simone Michels, est ce qu'il est convenu d'appeler un joli roman romanesque. L'histoire est simple: un jeune montagnard très beau s'éprend d'une étrangère, or il est fiancé à une amie d'enfance, qu'il abandonne car il ne peut oublier la belle étrangère; il part pour Vienne afin de retrouver son grand amour, mais il apprend la mort de celle qu'il aimait par dessus tout. Il ne songe qu'à son village, et retourne auprès de sa mère. De jolies descriptions agréablement cette intrigue; notons un récit de combat de cerfs pittoresque et bien décrit (6).

M. Maurice Dekobra est un excellent amuseur; or de nos jours on manque de cette sorte d'homme. Nous n'accablerons donc pas l'auteur d'*Emigrés de luxe* et de *Lune de miel à Shanghai* (11) parce qu'il s'efforce de nous distraire, et tant pis pour nous s'il n'y parvient pas toujours. Le premier de ces romans est le récit de la vie d'un noble émigré, le duc de Brancourt, nature chevaleresque et droite, qui a épousé une jeune viennoise, victime des Allemands. En Amérique, la belle-sœur du duc, qui s'est mariée trois fois, est follement amoureuse de lui, et jure de perdre la jeune duchesse. Elle réussira à les séparer alors qu'ils s'aimaient; mais elle est démasquée, et le couple se retrouve après de nombreuses péripéties. Le côté amusant mis à part, cette vie des émigrés est-elle exacte?

Avec *Lune de miel à Shanghai*, M. Dekobra nous tient constamment en haleine; il nous décrit avec son art habituel un monde cosmopolite plein de mouvement. L'auteur a l'amour du paradoxe, tel celui qui nous montre Magali devenir la maîtresse de son gendre pour consolider le ménage de sa fille! Une situation tragique et un peu révoltante. Magali est trahie par ses sens et aime son gendre qui lui fait horreur, car elle idolâtre sa fille. La perfidie et la fausseté nippones sont bien décrites; les scènes de la prison donnent le frisson, et la fin très douce de ce roman nous surprend quelque peu.

Disons-le franchement, le ton de M. Henry Bordeaux date un peu, et *Le Gouffre* (1) n'est pas un de ses meilleurs romans. Il est composé de récits qui se déroulent durant la guerre du Rif. Les caractères des officiers sont élevés et nobles. Anne Seimard est une belle figure féminine coloniale. L'auteur, pour la mort de Gérard, s'est inspiré de celle de Bournazel. L'amour de Gérard pour Anne est dénaturé par la jalousie d'André, le mari d'Anne. Or, cet amour était très pur. Après la mort de Gérard, Anne et André tombent dans le gouffre; ils ne se comprennent plus après s'être bien aimés. Il y a dans chaque âme un abîme insondable. Ce que nous écrivons de *Gouffre*, nous le répétons pour *la Sonate au clair de lune* du même auteur (1). Un peu démodé de ton et de manière est ce roman. C'est l'his-

toire d'un triste personnage, ivrogne et débauché, que l'amour, le sacrifice de sa fille remet dans le droit chemin.

*Scotty Allan, roi de la piste arctique*, de Sharon Garst, est amusant et plaira aux amateurs de courses de chiens, mais il n'est pas très varié. L'auteur s'est inspiré de Jack London, mais ne l'égale pas. Il y a des pages intéressantes sur la vie des chercheurs d'or primitifs. Et d'autres pages nombreuses qui font aimer les chiens si compréhensifs et dévoués à leur maître, qui est leur dieu (12).

*Le Vent des solitudes* par O. Shepard (1) nous conduit de la côte du Connecticut au Mississipi et au golfe du Mexique; c'est l'histoire d'Holdfast Gaines, qui fut vaincu, à la tête de ses Mochicans, et qui, avec Jackson, découvre un complot contre l'indépendance américaine; il sauve la situation en attaquant et retardant l'escadre anglaise; il réussit à amener les pionniers à la rescousse de Jackson qui, ainsi, devient vainqueur. Belle figure, beau et noble caractère que ce prestigieux Holdfast Gaines!

*Gofril le mage*, de Farjallah Haïk ((6)), atteint sa vingtième année sans avoir cessé d'être imberbe; c'est l'injure dont on l'abreuve dans ce pauvre village oriental, dont rien ne révèle la contrée exacte; sa mère lui conseille de passer sous l'arc-en-ciel pour se viriliser; c'est pour lui l'occasion de partir à la montagne où, au contact des bergers, il apprend la magie; quand il revient, deux ans plus tard, il accomplit au village quelques guérisons miraculeuses et quelques sorcelleries, et

## Assurances sur la Vie

# L'UNION-VIE

RC. C. 4054 Le Caire: 7, Avenue Fouad ter

RC. A. 10036 Alexandrie: 1, Rue Debbané

trouve près de sa mère une petite jeune fille qui essaye vainement, et pour cause, de le séduire. Humilié, découragé, il la ligote et la brûle avant de s'enfuir à nouveau dans la montagne. Il y a beaucoup de couleur locale dans ce récit, pas mal de mots crus, une analyse serrée des sensations qu'éprouve le héros, des allusions à des légendes locales, enfin un charmant récit — légendaire aussi — de la création d'Eve.

Ce sont trois nouvelles qui composent *la statue de bronze*, par M. Landon (13). La première, qui donne son titre au volume, nous raconte l'histoire de Martin Dale, nouvel Arsène Lupin, qui s'amuse à cambrioler des gens aux biens mal acquis et n'exige que 10% versés à la Société protectrice des animaux. La statue de bronze, qu'il dérobe en même temps qu'il reprend un papier compromettant pour une charmante jeune fille, contient des bijoux de grande valeur et permet de découvrir un bandit fameux. La seconde nouvelle, *la Société des condamnés*, semble rassembler des gens gravement malades et qui, n'ayant plus que quelques mois à vivre, veulent s'entraider pour les derniers moments; en réalité, l'un d'eux a réuni autour de lui les personnages qui peuvent l'aider à retrouver un bouddah de jade qui permet de déceler le meurtrier de Wanda de Lys; la troisième nouvelle, *le gardien du collier*, nous conte qu'un joaillier a un collier de perles unique. Le «cambrioleur fantôme» après en avoir fait exécuter une copie, prend la place du gardien et dérobe le trésor, ce qui lui permet de faire rendre au bijoutier le papier compromettant pour sa jeune secrétaire qu'il essaye de séduire. Parmi ces trois nouvelles, évolue le policier un peu bête, ami du cambrioleur qu'il n'arrive jamais à prendre en flagrant délit.

Madame Célia Bertin a beaucoup d'idées; elle décrit une grande quantité de personnages aux types très divers, dans *la Bague était brisée* (6), mais elle est trop riche. Cette foule de comparaisons nuit au relief du personnage principal, une jeune fille étrange, élevée par une mère futile et un père assez sot, dont elle empoisonne les chiens pour mettre quelque sel dans une vie qu'elle trouve trop fade. Dans un but analogue, elle se fiance à un jeune suisse qui, au jour de la mobilisation, rejoint son pays, tandis qu'elle reconduit à la gare un autre camarade dont elle s'est parfois demandée si elle l'aimait. Le roman fini sur ce doute. Il abonde en redites qui reviennent comme des refrains et qui n'aident cependant pas le lecteur à se reconnaître au milieu de tant de personnages.

Mme. Idly Lodé Zwercher nous donne, avec *la Passion de Tyda Biani*, un roman aux sentiments excessifs (1). Une Corse farouche perd son mari puis son bébé, et accepte de nourrir une des petites jumelles de la famille Loiry Bertalles dans laquelle elle retrouve quelques traits de ressemblance avec sa propre fille. Elle l'adore, et, plus tard, quand elle voit l'homme aimé par sa nourrissonne épouser la sœur de celle-ci, elle souffre avec la dédaignée au point de souhaiter la mort de la rivale; elle a imaginé un accident de moto, qu'elle provoque presque instinctivement. La jeu-

ne femme est tuée; Tyda, atrocement mutilée. Mais, peu à peu, le veuf, délivré du charme brillant de la disparue, apprécie les qualités sérieuses de sa belle-sœur, l'épouse, a deux enfants, et est profondément heureux, sans que jamais les époux se doutent de la folle passion qui a su leur acquiescer d'un tel prix la félicité, dont ils jouissent.

Mme Pamela Kellino, avec *Cette petite main* (14), avait un beau sujet de roman policier. Elle a préféré nous présenter l'auto-confession d'une fille du peuple, élevée dans un milieu peu moral, peu honnête, qui devient la complice et presque l'instigatrice de son amant, lorsqu'il tue, pour la voler, la patronne du magasin où elle travaille. Un passant est accusé du crime, et le remords dévore Florence; elle tue son amant qui ne veut pas la laisser proclamer l'innocence de l'accusé, et rate son suicide. Elle ira s'amender dans une maison de correction. Toute cette autobiographie est faite avec la simplicité requise, étant donné le niveau intellectuel de l'héroïne. Tout son milieu est bien peint et ses sentiments, souvent très vulgaires, sont exprimés avec le même naturel que son scrupule de conscience qui risque de la mener à la potence.

M. Poncetton a eu raison d'appeler son étude de la vie de Manon Roland *l'Imaginaire* (15). Enfant impatiente, pleine de philosophie, précocement femme, esprit tourmenté par le doute, elle sera l'épouse trop jeune d'un homme trop à-

<b>LANGUES</b>	
<b>F A X</b>	PRÉPARATION AUX EXAMENS
	FRANÇAIS ANGLAIS ARABE ALLEMAND ITALIEN STENO PITMAN    DUPLOYÉ DACTYLO COMMERCE COMPTABILITÉ
	LE CAIRE : 1, Av. Fouad 1er ALEXANDRIE : 30, Bd. S. Zaghloul HÉLIOPOLIS : 10, Boul. Abbas PORT-SAÏD : 44, Rue Eugénie TANTA : Midan El Saa
<b>VIVANTES</b>	

gé. Entourée d'amoureux, comment un seul n'a pu la sauver? Ce qui dominait chez elle, c'était son intelligence brillante, son sens de l'intrigue, et, surtout, son orgueil, sa confiance en soi. Séduisante, séductrice, il semble cependant qu'elle fut une honnête femme. L'étude de son caractère, plus qu'une étude biographique, est d'un vif intérêt. Celle que l'histoire appelle Madame Roland, fut une héroïne de la Révolution de 1789, elle fut aussi une de ses plus illustres victimes quatre ans plus tard.

Il est curieux de lire le récit d'un *Voyage aux Etats-Unis* accompli, il y a cent vingt-trois ans, par Philippe Suchard, un Suisse qui avait voulu connaître le Nouveau Monde. C'est écrit avec bonhomie et simplicité. Ce n'est pas à notre honneur que sont faites les comparaisons, et certaines opinions ont une saveur d'actualité. Ces longues randonnées à cheval ou en bateau permettaient plus de contact avec les choses et les gens que les vols d'avions aujourd'hui. Il est évident que la mentalité des gens a changé, de même que la disposition des villes ou des ports. Mais, pour une époque déterminée, le livre de Suchard mé-

rite d'être lu. Il situe les Etats-Unis à leur place, à une certaine époque, et cela ne manque pas d'attrait, par comparaison, avec les temps modernes (5).

Henri Gal.

- (1) Editions Dumas.
- (2) Editions Jean Vigneau.
- (3) Editions Robert Laffont.
- (4) Bibliothèque Française.
- (5) A la Bacannière.
- (6) Editions Corrêa.
- (7) Editions Lardanchet.
- (8) Editions de la Couronne.
- (9) Editions Siboney.
- (10) Editions de Paris.
- (11) Editions Baudinière.
- (12) Editions le Sillage.
- (13) Editions S.E.P.E.
- (14) Editions du Myrte.
- (15) Editions du Milieu du Monde.

# Comptoir National d'Escompte de Paris

Siège Social : PARIS — 14, Rue Bergère

AGENCES EN EGYPTE :

ALEXANDRIE — LE CAIRE — PORT-SAID

R.C. 255

R.C. 360

R.C. Canal No. 11

**TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE**

**OUVERTURES DE CRÉDITS DOCUMENTAIRES**

Agences : en France — en Grande-Bretagne — en Belgique —  
aux Indes Anglaises — en Australie — à Madagascar — en Tunisie

Filiale à New-York : The FRENCH AMERICAN BANKING CORPORATION  
31, Nassau Street

# CŒURS DOUBLES

5 Exemplaires H. C. marqués A, B, C, D, E.

25 Exemplaires sur couché numérotés de I à XXV avec une suite de de toutes les planches, et de six autres illustrations qui ne figurent pas dans le volume.

500 Exemplaires sur couché numérotés de 1 à 500 avec quatre illustrations dues à Eric de Nemès, deux photos de Katchinas appartenant à l'auteur, bandeaux et culs de-lampe indiens originaux.

---

le .....

**AUX  
ÉDITIONS DU SCARABÉE**

38, Bld. Saad Zaghloul  
ALEXANDRIE

Monsieur,

Veillez m'expédier, franco de port,  
dès sa parution :

..... ex. "Cœurs Doubles" à P T. 500 l'ex  
avec une suite de toutes les planches et de six autres  
illustrations qui ne figurent pas dans le volume.

..... ex. "Cœurs Doubles" à P.T. 200 l'ex.

Signature :

Nom .....

(en capitales et au complet)

Adresse .....

(bien lisible)

---



ETIEMBLE

## COEURS DOUBLES

M. Etiemble ayant obtenu de son éditeur parisien l'autorisation de publier en Egypte une édition de luxe de sa prochaine pièce de théâtre, les Editions du Scarabée ont le plaisir d'annoncer aux bibliophiles et aux lettrés égyptiens la parution prochaine de **Cœurs Doubles**.

L'indiscrétion d'un journal de Paris nous avait appris l'an dernier que Charles Dullin espérait monter une pièce de M. Etiemble. L'échec de **l'An Mil**, (\*) qui tomba brutalement après quelques représentations, porta malheureusement un coup très dur aux finances du Théâtre Sarah Bernhard, dont Dullin se trouva privé. Il n'a pourtant pas renoncé à son intention de monter ces **Cœurs Doubles**. Nous croyons même savoir qu'il a aujourd'hui quelque espoir de présenter la pièce au public parisien.

Pièce ? ou spectacle ? L'un et l'autre, apparemment, puisque l'auteur l'intitule lui-même "spectacle en quatre actes et dix tableaux". Dans sa conviction qu'il est un autre destin pour le théâtre que de stagner dans les marais du cocuage, M. Etiemble s'est appliqué à construire une pièce qui traite de tout autre chose : qui traite, précisément, du destin de notre civilisation.

Qu'on ne s'y trompe pas, en effet : ses personnages qui peuvent paraître jolis (mais anodins), curieux (mais de peu de conséquence), ce sont, pour qui sait lire, les visages mêmes

---

(\*) La pièce de Jules Romains.

de nos sociétés et de ceux qui les menacent. Il s'agit d'Indiens sans doute, de sorciers Hopis et de guerriers Navajos, mais il ne faudrait pas beaucoup contraindre l'auteur pour lui faire dire que ces Hopis porteurs de masques dissimulent (assez mal) des Français ou des Italiens, ces Navajos, des Allemands ou qui vous voudrez.

Quant aux Robots, nous ne les connaissons, nous ne les reconnaissons que trop

Ce n'est point un hasard si, au moment où le pamphlétaire catholique Georges Bernanos écrit **La France contre les Robots**, un autre écrivain français, mais qui ne passe point pour particulièrement respectueux des orthodoxies, dresse lui aussi contre les Robots yanquis (ou autres), ses Indiens ou ses Français.

Un journaliste, qui se croyait plaisant, écrivit un jour que M. Etienne avait fondé l'école de littérature "vachiste". Philippe Henriot, qui se savait déplaisant, feignit un jour de s'indigner, à la radio de Vichy, contre le "pornographe" qui se permettait de critiquer Pétain, contre l'auteur de **Cœurs Doubles**.

On verra dans ce livre qu'il est peut-être imprudent de figer un écrivain dans l'image que ses premiers écrits ont artificieusement laissé prendre de lui.

Les bandeaux, les culs-de-lampe et autres photos qui ornent ce volume, reproduisent de très beaux documents sur l'art des Indiens dont il s'agit (ou ne s'agit pas) dans la pièce.

Cette édition illustrée en outre de quatre gravures dues à Eric de Nemès constituera aussi l'édition originale.

Et voici la justification du tirage.

5 exemplaires H. C. marqués A, B, C, D E.

25 exemplaires sur couché numérotés de I à XXV avec une suite de toutes les planches, et de six autres illustrations qui ne figurent pas dans le volume.

500 exemplaires sur couché numérotés de 1 à 500 avec quatre illustrations dues à Eric de Nemès, deux photos de Katchinas appartenant à l'auteur, bandeaux et culs-de-lampe indiens originaux.

COMPAGNIE CENTRALE  
D'ECLAIRAGE PAR LE GAZ

**LEBON & C<sup>IE</sup>**

LE CAIRE  
ALEXANDRIE



Force Motrice Électrique  
Pour Industries

APPAREILLAGE EN TOUS GENRES

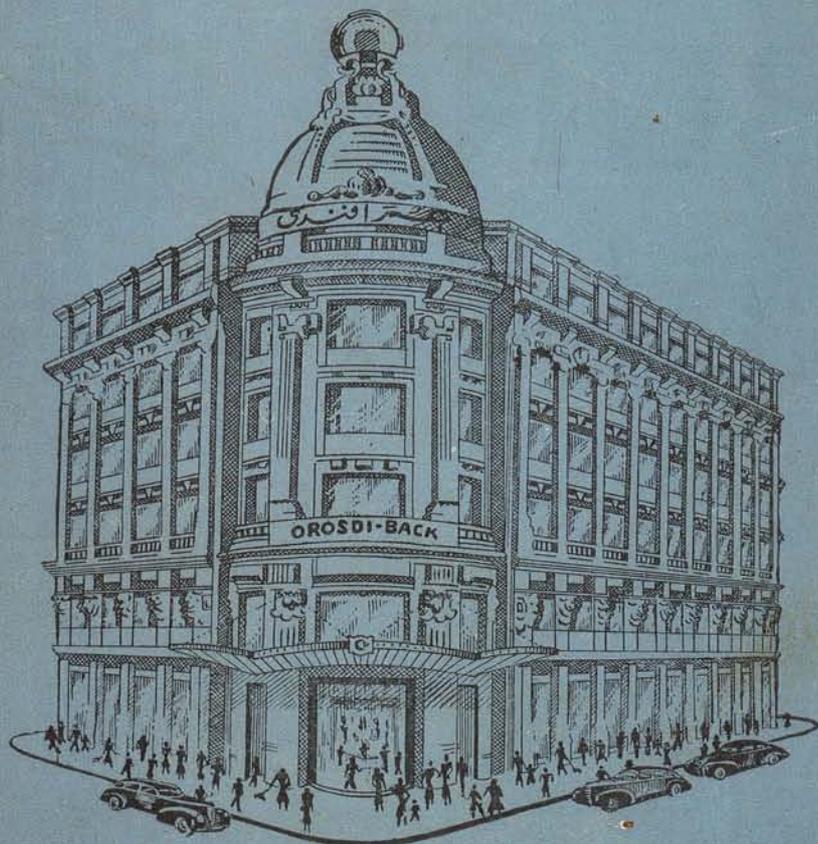
**GAZ ET ELECTRICITÉ**

Location et Location-Vente  
d'appareils à gaz, chauffe-bains et moteurs électriques.

# OROSDI-BACK

---

---



Dont  
la  
devise  
est:

BON ET  
BON MARCHÉ

---

LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAID

---

---